

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LES GROUPES CANADIENS-FRANCAIS AUX
ETATS-UNIS.

Ce serait manquer de patriotisme, vouloir faire fi des plus intéressantes lois de l'histoire que de ne pas observer avec intérêt et anxiété le mouvement des Canadiens-Français aux Etats-Unis. Laissons de côté, pour le moment, les questions d'émigration et de rapatriement; l'opinion publique en est saisie, et, tôt ou tard, il faudra bien que nos hommes publics trouvent la bonne solution.

En attendant, nous pouvons fixer nos regards sur un fait qui se produit depuis quelques années aux Etats-Unis et qui est de nature à consoler singulièrement ceux qui croient encore à l'avenir de la race française en Amérique.

On fut très inquiet sur le sort des premiers courants d'émigration un peu considérables qui se dirigèrent vers les Etats — de 1852 à 1860; et ces vives inquiétudes avaient bien leur raison d'être! Les Canadiens s'éparpillaient dans tous les Etats; ils manquaient nécessairement de lien, de cohésion: leurs forces étaient nécessairement nulles; les dangers de l'assimilation et de l'absorption grandissaient d'autant.

Deux forces autrement précieuses leur manquaient encore: ils étaient le plus souvent sans prêtres et sans écoles. La foi, la nationalité couraient donc les plus grands périls.

D'énormes et bienfaisants changements se sont depuis opérés. Les simples rassemblements de hasard sont devenus groupes; les groupes se sont faits villages et paroisses. Le clergé, dont le rôle est toujours si grand dans notre histoire, s'est porté en nombre au milieu des émigrés; des églises, des cathédrales mêmes ont surgi comme par enchantement. Des écoles, des académies, même des collèges français se sont fondés: il y a des paroisses qui sont toutes canadiennes-françaises.

C'est bien un progrès, une prospérité qui a son côté amer, très amer, très humiliant pour ceux qui restent. Il nous eût été plus profitable et plus glorieux de voir ces nouvelles paroisses, ces nouvelles colonies se fonder dans le Bas-Canada—au lieu d'en partir en noyaux. Mais, nous le répétons, là n'est pas la question pour le quart d'heure. Nous ne voulons, pour le présent, que constater un fait, poser une prémisses, et en indiquer la conséquence, le bien qui en découle et qu'on peut en tirer.

Ce fait, qui, en fin de compte, tourne à l'honneur des Canadiens-Français, puisqu'il démontre à l'évidence leur force naturelle de cohésion et la ténacité de leurs principes religieux et nationaux, ce fait est tout simplement et tout glorieusement ceci: nos compatriotes émigrés sont restés eux-mêmes; là-bas, entourés de millions d'Américains, ils n'ont pas voulu s'américaniser; ils ont voulu demeurer canadiens-français par la foi, par la langue, et par les mœurs. Ils ont entrepris cette tâche sublime; pour l'accomplir,—et ils l'accompliront—ils ont appelé à leur secours le prêtre, l'école et le journal. Le clergé est accouru, pour recommencer l'œuvre de dévouement déjà faite en Canada, et que M. Rameau apprécie si bien dans son beau livre qui n'est pas étranger à ce magnifique mouvement de nos frères des Etats.

« Comme la religion, dit-il, fut un de leurs principaux mobiles, l'instrument visible de cette union, de cette force, de ce patriotisme fut le clergé. Ce corps émi-

« nent et respectable, qui avait déjà joué un si grand rôle dans la formation de la colonie, resta en effet, au lieu de la fuite commune, ferme et inébranlable à son poste, à la tête de ses ouailles; il demeura, en ce pays, le seul débris de l'aristocratie sociale, pour consoler, soutenir et diriger le bon vouloir et le courage inexpérimenté de ce peuple abandonné. Il ne fut point au-dessous de cette tâche: ni la crainte des violences, ni l'obsession des intrigues, ni la séduction des promesses, ne purent jamais le faire dévier; la diplomatie astucieuse et réputée du gouvernement anglais succomba devant cette honnêteté simple mais ferme d'une conscience droite et convaincue.....

« On ne saurait accorder trop d'éloges au clergé canadien, et, quoiqu'il arrive, sa mémoire est désormais inséparable de l'histoire de ce peuple dont il est un des principaux fondateurs, et dont il a été incontestablement le soutien et le sauveur dans les temps modernes. »

Le mouvement intellectuel et national a suivi le mouvement religieux, ou, plutôt, tout a marché de front. Des journaux, d'excellents journaux, animés du meilleur esprit et bien rédigés, se sont fondés et se maintiennent: *Le Courrier de l'Illinois*, *L'Avenir National* et quelques autres dont les noms nous échappent. *L'Etendard National*, édition augmentée de *l'Opinion Publique*, compte déjà au-delà de trois mille abonnés aux Etats-Unis.

Plusieurs sociétés nationales et de bienfaisance ont aussi pris naissance.

On s'occupe également de science et d'histoire; on remonte au passé, on fouille les archives, on étudie avec ardeur et vénération les origines des colonies canadiennes aux Etats-Unis. En ce moment même et dans nos colonnes, M. E. N. Lacroix, respectable citoyen de Détroit, publie une étude historique du plus haut intérêt sur la fondation de cette ville et sur la vie et les œuvres de M. de La Motte-Cadillac.

On fait société à part; dans cette grande patrie américaine qui ne peut se souder ni se fondre, tant est grande la diversité des intérêts, des sectes et des nationalités, nos compatriotes se sont taillé une patrie à eux, qui est la patrie canadienne-française; ils adorent notre Dieu, vénèrent le même clergé, parlent la même langue, cultivent la même littérature et honorent la même tradition et les mêmes mœurs. Ils n'ont de commun avec les Américains que l'intérêt matériel; au-delà, un abîme les sépare et leur seul souci est de rendre cet abîme infranchissable. Les mœurs et la civilisation toutes matérielles des américains ne peuvent parvenir à les séduire ni à les entamer. Nous l'avons déjà dit, ils restent eux au milieu d'un monde étranger; quoique séparés de nous par des centaines de milles, leur cœur bat des mêmes vibrations que le nôtre et leur vraie patrie est le Bas-Canada. Ils nous blâment et nous maudissent peut-être dans leurs heures d'ennui et de désappointement et ils ont peut-être un peu raison. Pourquoi la mère a-t-elle laissé partir des enfants si dévoués? Mais ces colères ne sont que passagères et cette révolte filiale ne dure pas. Ils ne demandent qu'une chose: que le Bas-Canada fasse pour ses enfants ce que les Etats-Unis font pour les étrangers et ils accourront s'asseoir au banquet national, emportant avec eux les os de ceux qui leur furent chers pour les ensevelir à l'ombre de l'humble croix de bois qui marque la place du dernier sommeil des ancêtres.

Ces nobles sentiments animent maintenant tous les groupes. Les sociétés nationales, en se réunissant par délégations, ont communiqué l'impression à tous; elles frappent, comme le courant magnétique, tous les cœurs en même temps! Il y a maintenant solidarité entre tous, identité d'opinion et de sentiment sur tout, et ce que l'on veut là est précisément ce que l'on veut ici: maintien absolu de la nationalité canadienne-française avec toutes ses attributions, ses droits, ses immunités et ses privilèges.

Ce fait, ce sentiment que partagent les Canadiens d'ici comme ceux des Etats est bien beau et prouve surabondamment la vitalité de la race française. Mais il s'en détache une conséquence qui est un devoir impérieux pour les canadiens-français du Bas-Canada, pour nos hommes publics, pour nos chefs politiques de toute couleur. Nous sommes le groupe le plus fort, nous avons la fortune, le pouvoir et l'autonomie. Nous devons être le point d'appui, le centre de ralliement, la base d'opérations. Il nous faut encourager, aider et diriger même un peu, par une politique judicieuse, large et généreuse, ce mouvement de ralliement et de concentration qui s'opère parmi les Canadiens-Français des Etats-Unis. Nous y sommes obligés par la conscience, par le sentiment, par l'intérêt.

Nous ne rougissons pas, nous sommes au contraire très fiers d'avouer que nous sommes de ceux qui croient au rôle, à l'avenir providentiel de notre race en Amérique. Nous ne sommes pas destinés à périr, à moins que nous le veuillons. Foncièrement catholiques, imbus des idées de respect et de tradition, les Canadiens-Français offriront, à temps donné, un des meilleurs appuis pour la formation d'un état solide et durable. A tout événement, ils constitueront toujours une nationalité considérable à part, parfaitement distinguée des autres groupes et représentant fidèlement la civilisation française et catholique. Nous sommes déjà beaucoup cela. Pour conserver cet état de possession, garder ce que nous avons; pour remplir cette mission, il ne faut négliger aucun moyen, mépriser aucune force. Tenons-nous en communication constante d'idées et de sentiments avec nos frères des Etats-Unis. Partageons nos joies, nos alarmes, nos luttes et notre superflu. Si nous allons les voir, faisons en sorte de nous trouver chez eux; s'ils reviennent, qu'ils soient chez eux. La presse et le livre feront les premières démarches, noueront les premiers liens, cimenteront les amitiés. Envoyons-leur des prêtres, des amis, des représentants de nos idées, de nos sentiments et de nos intérêts; qu'on les conseille au lieu de leur reprocher leur départ; qu'on leur prête assistance au lieu de les injurier. Le résultat de cette ligne de conduite sera aussi avantageux qu'assuré; quand le gouvernement se décidera à faire pour eux ce qu'il tente pour les Belges qui ne veulent pas venir ou ne peuvent pas rester; quand les grandes entreprises de tous genres projetées seront commencées et que l'industrie qui en sera la conséquence aura pris racine et corps dans le pays, tous ceux qui le pourront s'empresseront de revenir joyeusement grossir les forces nationales; ceux que des liens de famille ou autres retiendront forcément resteront nos amis, nous béniront et seront toujours nos alliés dévoués.

FRANCIS PARKMAN.

(Suite et Fin.)

Nous avons fait aussi large que possible la part de la louange, afin de donner à la vérité tous ses droits, à la critique ses coutumes franches.

Tisons-le sans ambages, sous le rapport des principes, l'œuvre de M. Parkman est la négation de toute croyance religieuse. L'auteur rejette aussi bien l'idée protestante que le dogme catholique : il est purement rationaliste. Il n'admet d'autre principe que cette vague théorie qu'on appelle la civilisation moderne. On entrevoit une âme droite et née pour la vérité, mais perdue, sans boussole, sur un océan sans rivage. De là ces aspirations vers le vrai, ces aveux éclatants, ces hommages à la vérité, suivis, hélas ! d'étranges affaissements, d'accès de fanatisme qui étonnent.

Par son nom, dit-il, par sa position géographique, et par son caractère, chacune des deux colonies était le remarquable représentant de cet antagonisme : la Liberté et l'Absolutisme, la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-France." (1)

Or, l'œuvre de M. Parkman offre le plus éclatant démenti à cette assertion. Il n'y a que l'embaras du choix, parmi les preuves qu'il fournit lui-même, pour démontrer quelle était celle des deux colonies qui apportait avec elle la civilisation, et par suite, la liberté. Fidèle au dessein de ses rois, fidèle au principe de son fondateur, Champlain, qui proclamait que "le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire," la domination française en Amérique n'a été qu'un long dévouement à la race indigène. Son ambition a toujours été de civiliser les sauvages en les convertissant : c'est pour atteindre ce but que ses missionnaires ont versé leur sang, que les héroïnes de ses cloîtres ont consommé leur vie.

Tandis que les Puritains de la Nouvelle-Angleterre pendaient leurs hérétiques ; que, renfermés dans leur étroit égoïsme, ils n'étaient préoccupés que de leur progrès matériel ; qu'ils ne songeaient qu'à refouler les tribus indiennes, à les exploiter ou les anéantir, ne leur montrant jamais que le canon de leurs fusils, ou une bouteille d'eau-de-vie, trafic ou destruction : que faisait la Nouvelle-France ? Ecoutez M. Parkman.

"Paisibles, bénignes et bienfaisantes furent les armes de sa conquête. La France cherchait à soumettre non par le sabre, mais par la croix ; elle aspirait non pas à écraser et à détruire les nations qu'elle envahissait, mais à les convertir, à les civiliser et à les embrasser dans son sein comme ses enfants." (2)

Ailleurs, après avoir raconté la destruction des missions huronnes, M. Parkman ajoute :

"Si les Jésuites avaient pu fléchir ou convertir ces bandes féroces, il est à peu près certain que leur rêve serait devenu une réalité. Des Sauvages apprivoisés, non civilisés, car cela était à peine possible, — auraient été distribués en sociétés au milieu des vallées des grands lacs et du Mississippi, gouvernés par des prêtres selon les intérêts du Catholicisme et de la France. Leurs habitudes d'agriculture auraient été développées, et leurs instincts d'égorgements mutuels réprimés. Le rapide déclin de la population indienne aurait été arrêté, et elle serait devenue, par le trafic des pelleteries, une source de prospérité pour la Nouvelle-France." (3)

Nous le demandons, quelle est la nation qui ne se glorifierait pas d'avoir conçu et préparé un aussi noble projet ?

Or, voulez-vous savoir quelle étrange conclusion M. Parkman tire de ces réflexions ? Lisez :

"La Liberté peut remuer les Iroquois d'avoir, par leur furie insensée, réduit à néant les plans de ses adversaires, et de lui avoir épargné un péril et un malheur." (4)

Un exemple tiré de M. Parkman lui-même va nous faire voir où était la meilleure sauvegarde de la Liberté, du côté de la Nouvelle-Angleterre, ou du côté de la Nouvelle-France.

Un siècle plus tard, quand la France, vaincue, eut repassé les mers, quel fut un des premiers actes du nouveau conquérant ? Tandis que d'une main il essayait de nous étouffer, de l'autre il cherchait à exterminer par le poison les tribus sauvages.

En 1763, Sir Jeffrey Amherst écrivait au colonel Bouquet :

"Ne pourrait-on pas essayer de répandre la petite vérole parmi les tribus révoltées des Indiens ? Nous devons en cette circonstance user de tous les stratagèmes en notre pouvoir pour les réduire."

Bouquet lui répondit :

"Je vais essayer d'inoculer la — au moyen de couvertes qui pourront tomber entre leurs mains, et je prendrai garde de ne pas contracter la maladie moi-même. Comme il est déploré d'exposer contre eux de braves gens, je désirerais faire usage de la méthode espagnole, les chasser avec des chiens anglais, supportés par les rangers et quelques chevaux agiles qui pourraient efficacement, je crois, extirper ou éloigner cette vermine."

Amherst se hâta de lui répondre : "Vous ferez bien d'essayer d'inoculer les Indiens au moyen de couvertes, aussi bien que d'employer tout autre moyen qui pourrait servir à exterminer cette exécrable race. Je serais très-content si votre projet de les chasser avec des chiens pouvait s'effectuer, mais l'Angleterre est à une trop grande distance pour penser à cela maintenant." (5)

Quelques mois plus tard, la petite vérole faisait d'affreux ravages parmi les malheureuses tribus.

La Nouvelle-France avait apporté la vie, la Nouvelle-Angleterre apportait la mort.

Où était la Civilisation ? où était la Liberté ?

Ah ! M. Parkman, si la France fut restée maîtresse en Amérique, vous n'auriez pu écrire votre Histoire de la Conspiration de Pontiac : car la France n'eût jamais, par sa politique inhumaine, attiré sur elle ce formidable orage. (6)

L'œuvre de M. Parkman est un lit de Procuste où il réduit tout à sa taille. Rejetant le surnaturel, il se perd en conjectures, il suppose mille motifs humains pour expliquer les actes

d'héroïsme que la foi et le zèle apostolique inspiraient à nos aïeux.

Toutefois, à son insu, son âme loyale et grande trahit l'émotion : impatiente dans cette cage de fer du naturalisme où elle est emprisonnée, elle prend de magnifiques élans, elle jette des cris superbes.

Recueillons celui-ci en passant :

"Mais, quand on les voit (les missionnaires des Hurons) dans les sombres jours du mois de février de 1637, et dans les mois plus sombres encore qui suivirent, parcourir péniblement à pied, l'une après l'autre, chaque bourgade infecte, se frayer un chemin à travers la neige fondante, dans les forêts dépeuplées et humides, trempés jusqu'aux os par des pluies incessantes, jusqu'à ce que enfin ils eussent aperçu le groupe de cabanes de quelque village barbare, — quand on les voit entrer dans ces misérables réduits de l'indigence et des ténèbres, les visiter l'un après l'autre, et tout cela dans un seul but, le baptême de quelque malade ou de quelque mourant, on peut sourire de la futilité de leur objet, mais on ne peut s'empêcher d'admirer le zèle, plein d'immolation personnelle, avec lequel ils le poursuivaient." (1)

"Une ferveur plus intense, une abnégation personnelle plus complète, un dévouement plus constant et plus infatigable, peuvent à peine trouver d'exemple dans les pages de l'histoire humaine." (2)

Dans un autre endroit, parlant de la fondation de Montréal, l'auteur avoue ingénument son impuissance à expliquer ce dévouement désintéressé.

"Que dirons-nous de ces aventuriers de Montréal, de ces hommes qui donnaient leur fortune, et bien plus de ceux qui sacrifiaient leur paix et risquaient leur vie dans une entreprise en même temps si romanesque et si dévouée ?... Il est bien difficile de les juger. Il y avait, sans aucun doute, un grand mérite chez plusieurs d'entre eux : mais il est permis de récuser la tâche de le mesurer ou de le définir. Pour apprécier une vertu enveloppée de circonstances si anormales, il faut, peut-être, un jugement plus qu'humain."

Nous pourrions multiplier les citations et rendre plus évidentes les fluctuations de ce noble esprit entre la vérité et l'erreur. Trop fier pour fléchir devant ses convictions, trop éclairé pour se laisser entraîner au préjugé sans examen, mais pas assez pour embrasser toute la vérité, il ressemble à ces voyageurs attardés dans nos dangereuses savanes. Partout il sent le sol fléchir sous ses pas, et il s'avance en tâtonnant tantôt à droite, tantôt à gauche, cherchant, dans l'ombre, un sentier qu'il ne trouve pas.

Citons un dernier passage plus éclatant encore que tous les autres, et qui honore tant l'historien que ceux dont il écrit :

"Les compagnons du P. Druilletes étaient tous des convertis, qui le regardaient comme un ami et un père. Il y avait prières, confessions, messes et l'invocation de St. Joseph. Ils construisaient leur chapelle d'écorce à chaque bivouac, et aucune fête de l'église ne passait sans être observée. Le vendredi-saint, ils étendirent leurs plus belles peaux de castor sur la neige, placèrent dessus un crucifix, et s'agenouillèrent autour en prière. Quelle était leur prière ? C'était une supplication pour demander le pardon et la conversion de leurs ennemis, les Iroquois. Ceux qui connaissent l'intensité et la tenacité de la haine d'un sauvage verront dans cette acte plus que le changement d'une superstition à une autre. Une idée avait été présentée à l'esprit du sauvage, idée nouvelle à laquelle il avait été auparavant complètement étranger. C'est là le plus remarquable exemple de succès qu'on trouve dans toutes les Relations des Jésuites ; mais cet exemple est bien loin d'être le seul qui prouve qu'en enseignant les dogmes et les observances de l'église romaine, les missionnaires enseignaient aussi la morale du christianisme. Quand on cherche les résultats de ces missions, on reste bientôt convaincu que l'influence des Français et des Jésuites s'étendait bien au-delà du cercle des convertis. Elle finit par modifier et adoucir les mœurs de plusieurs tribus non converties. Durant les guerres du siècle suivant, on ne retrouve pas souvent ces exemples d'atrocité diabolique dont les premières annales sont remplies. Le sauvage brûlait ses ennemis vivants ; mais rarement il les mangeait ; il ne les tourmentait pas non plus avec la même délibération et la même persistance. C'était encore un sauvage, mais pas si souvent un démon. Le progrès n'était pas grand, mais il était visible. Et il semble s'être accompli partout où les tribus indiennes se sont trouvées en communications étroites avec quelque société de Blancs bien réglée. Ainsi la guerre de Philippe dans la Nouvelle-Angleterre, toute cruelle qu'elle fut, était moins féroce, à en juger par l'expérience canadienne, qu'elle n'aurait été, si une génération de rapports civilisés n'avait pas abattu les plus saillantes aspérités de la barbarie. Toutefois c'est aux prêtres et aux colons français, mêlés de bonne heure avec les tribus de l'immense intérieur, que ce changement doit être surtout attribué. Dans cet adoucissement des mœurs, quel qu'il fût, et dans le catholicisme soumis de quelques centaines de sauvages apprivoisés, réunis en missions stationnaires dans différentes parties du Canada, se trouve, après l'intervalle d'un siècle, tout le résultat des travaux héroïques des Jésuites. Les missions avaient failli, parce que les Indiens avaient cessé d'exister. De toutes les tribus sur lesquelles reposaient les espérances des premiers missionnaires canadiens, il ne restait que des vestiges : presque toutes étaient virtuellement éteintes. Les missionnaires avaient travaillé ardemment et bien, mais ils étaient condamnés à bâtir sur une fondation croulante. Les Indiens s'évanouissaient, non pas parce que la civilisation les détruisait, mais parce que leur propre férocité et leur indolence indomptable rendaient impossible leur existence en face de la civilisation. Peut-être les énergies plastiques d'une race supérieure, ou la souplesse servile d'une race inférieure, chacune à sa manière, les aurait-elle préservés : quoiqu'il en soit, leur extinction était une conclusion inévitable. Quant à la religion que les Jésuites leur enseignaient, malgré tout ce que les protestants peuvent y trouver à critiquer, c'était la seule forme de christianisme qui vraisemblablement pouvait prendre racine dans leur nature informe et barbare." (3)

Comment concilier ce magnifique témoignage, ce jugement si impartial avec tant d'autres passages des écrits de M. Parkman, où il proclame l'inutilité des travaux apostoliques, où il sourit de pitié à la vue des efforts de la Nouvelle-France pour convertir et civiliser les sauvages ?

Il a manqué à l'historien américain de fortes études philosophiques, un couronnement intellectuel du genre de cette éduca-

(1) *The Jesuits*, p. 98.(2) *The Jesuits*, p. 85.(3) *The Jesuits*, p. 318.

tion oxfordienne qui transporte sur les cimes de la vérité, qui, en Angleterre, donne aux écrivains une hauteur de pensées, une largeur de vues, que n'ont pas atteintes les écrivains de ce continent.

M. Parkman confond trop souvent deux choses essentiellement distinctes, le principe et son application. La vérité par elle-même est toujours pure, c'est le rayon sans tache ; mais chaque fois que la vérité s'exprime dans la nature humaine, elle traverse un nuage. Le rayon alors se décompose, une partie rejaillit triomphante, étincelle et s'épanouit en fruits de vie. Une autre partie se noie, languit et reste mêlée d'ombres.

Les splendeurs que M. Parkman lui-même découvre dans la prédication évangélique, dans l'apostolat de l'église, en Canada, sont trop éclatantes pour ne pas révéler une origine plus qu'humaine. Les ombres légères, inhérentes à la faiblesse de notre être, qui voilent parfois l'éclat de la vérité, ne devraient pas l'empêcher d'apercevoir le foyer divin d'où elle jaillit.

En résumé, les écrits de M. Parkman, mêlés de bien et de mal, sont l'image de la nature humaine. Le ciel n'est pas sans nuages, la lumière n'est pas sans ombres, mais c'est le jour. On reconnaît partout l'esprit supérieur, le cœur honnête, qui, à travers ses tâtonnements, admire le beau, cherche le vrai, aime le bien.

Son histoire est une réparation et une œuvre de justice que nos ennemis nous ont trop longtemps refusées.

Etranger à notre pays, ignorant nos luttes de partis, il ne s'est pas laissé préjuger par les calomnies inventées avant lui. Il est allé aux sources mêmes de notre histoire ; il les a étudiées avec un soin, un amour dignes de tout éloge ; il a ensuite raconté les événements, tels qu'il les a vus, et il a dit : "Acceptez ou rejetez mes conclusions : mais voici les faits."

Nous ne pouvions guère espérer mieux d'un ennemi impartial.

L'éloquence des faits, racontés véritablement et loyalement, triomphe des appréciations erronées ; la lumière perce à travers les nuages, et l'impression qu'elle laisse est tout à l'avantage de notre nationalité. Une expérience personnelle de plusieurs années nous met en droit de l'affirmer. Nous avons même connu des protestants éclairés rejeter les conclusions de M. Parkman, et se ranger de préférence de notre côté. (1)

Il y aurait bien à relever ça et là, au point de vue de la critique historique, quelques erreurs échappées à l'auteur principalement dans ses premiers écrits ; mais (2)

... Ubi plurimum non ideo paucis
Offendat maculis.....

Malgré ce qu'au point de vue catholique, il y a à reprendre dans les livres de M. Parkman, il a acquis à la reconnaissance des Canadiens, un droit qu'ils n'oublieront pas : (3) aucun écrivain n'a plus que lui contribué à faire connaître et admirer notre histoire, en dehors de notre pays.

Et, en l'admirant, on ne pourra s'empêcher d'aimer la religion qui l'a faite si belle.

Nous n'hésitons pas à dire que le Canada lui doit un témoignage public de reconnaissance. Et, si l'on nous consultait sur le mode à suivre, nous suggérerions au gouvernement fédéral de faire peindre et placer son portrait dans la bibliothèque du parlement, à Ottawa.

V.

Je ne terminerai pas cette biographie sans exprimer à M. Parkman une pensée que la lecture de ses ouvrages a souvent fait naître dans mon esprit :

— Je ne sais, M. Parkman, si vous vous êtes rendu compte de l'attraction qui vous a conduit à l'étude de notre histoire, qui vous a fait consacrer toutes les énergies de votre être à l'écrire ou plutôt à la chanter. Je n'hésite pas à vous le dire : c'est que votre nature élevée, amante des grandes et belles choses, avait besoin d'un aliment digne d'elle. Cet aliment, elle l'a trouvé dans nos sublimes annales.

Ajouterai-je une autre raison qui sans doute vous fera sourire ? Vous pensez que c'est le hasard qui a imprimé cette direction à votre esprit. Le hasard, mon ami, ce n'est rien, c'est le néant.—Le néant n'a pas d'action.

Nous qui croyons, nous avons un mot pour exprimer cette force mystérieuse qui dirige notre vie : nous l'appelons la Providence.—Oui, la Providence se sert de vous, à votre insu, pour l'accomplissement de ses desseins.

Jetez un coup-d'œil sur ce continent d'Amérique, notre patrie commune, que nous chérissons d'un égal amour. Appelée la dernière à la vie de la civilisation, elle est devenue une immense ruhe d'abeilles, dont les bourdonnements et l'activité étonnent l'univers. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que des événements prodigieux s'y préparent. Placée au centre des mondes, formée de tous les éléments du globe, une société gigantesque s'y élève. Réunissant, dans un har-

(1) Depuis que nous avons écrit ce qui précède, nos yeux sont tombés par hasard, sur une critique des *Pioneers* de M. Parkman publiée récemment par un écrivain français, M. Alexandre Delouche. Nous en extrayons les lignes suivantes qui corroborent notre jugement sur l'historien américain :

"Anglo-Saxon et protestant, il ne faut pas demander à M. Parkman des jugements définitifs sur nous. Néanmoins, si l'amour de sa race et les ardeurs de sa croyance l'aveuglent quelquefois, sa loyauté est au-dessus de ses préjugés."

"Sous la plume de cet étranger, l'ancienne France se révèle dans une jeune et splendide beauté. Nos pères pensent, parlent, agissent comme il convient à des hommes de chair et de sang mais par d'héroïques ressorts : nous vivons en eux et par eux. Quels caractères doux et fiers ? quelle initiative ! quel mépris de la mort ! quelles puissances individuelles ! Le baptême trempait ces gens-là dans l'amour du bien de la patrie."

Plus loin, après avoir cité un passage du livre de M. Parkman, l'écrivain français ajoute :

"Vient ensuite le récit d'entreprises inouïes, de souffrances sans pareilles, de sanglantes catastrophes et de triomphes qui nous donnent la plus noble des colonies. Mais ce qui domine en tous ces événements, c'est la bonté inhérente à la race française, le don vainqueur ignoré de tous les autres peuples, l'invisible lyre dont les accords domptaient les natures les plus rebelles. Nos aventuriers savaient se faire aimer..."

"M. Parkman est très-explicite sur ce point : il abonde en faits que nul ne lira d'un œil sec ; d'autre part, il nous rend de précieux témoignages :

"Les colons français dit-il, en agissant, à l'égard de l'inconstante et sanguinaire race qui réclamait la souveraineté de cette terre, dans un esprit de mansuétude bien propre à contraster d'une éclatante manière avec la cruauté rapace des Espagnols et la dureté des Anglais."

"Dans le plan de la colonisation anglaise, il n'était tenu nul compte des tribus : dans le plan de la colonisation française, elles étaient tout."

(2) Ce défaut est surtout sensible dans la première partie de l'*Histoire de la Conspiration de Pontiac*, le premier ouvrage historique de M. Parkman.

Pour en citer un exemple, il se trompe en donnant le chiffre respectif des deux armées à la bataille des plaines d'Abraham. Nous nous aussi qu'après avoir décrit complaisamment cette journée, il ne dit pas un mot de la bataille de Sainte-Foye.

(3) M. Eugène Taché, député-ministre des Terres de la Couronne, a eu l'heureuse idée de donner le nom de M. Parkman à un nouveau township, dans le Comté de Québec.

(1) *Pioneers of France, Introduction*, p. VIII.(2) *Pioneers, etc.*, p. 417.(3) *The Jesuits in North America*, p. 447.(4) *The Jesuits*, p. 448.(5) *Conspiracy of Pontiac*, vol. II, p. 39.

(6) Qu'il me soit permis de rapporter ici, à l'honneur des Canadiens un incident de cette guerre, qui vient à l'appui de la thèse que nous soutenons.

Pendant que Pontiac faisait le siège du Détroit, la garnison anglaise fut sur le point de manquer de vivres, et elle serait tombée infailliblement aux mains de ces féroces ennemis, sans un acte de pitié de la part de ces mêmes Canadiens que l'on cherchait, en ce moment-là même, à anéantir. Le biscaïen de l'auteur, Jacques Duperron Baby, qui demeurait alors sur la rive opposée du Détroit, fut touché de compassion à la pensée du sort épouvantable qui attendait les malheureux assiégés. Profitant de la liberté que les sauvages laissaient aux Canadiens, il fit embarquer tous ses bestiaux, à la faveur de la nuit, dans un petit vaisseau, les transporta de l'autre côté de la rivière, et les donna au commandant du fort. Ces provisions suffirent à la garnison, jusqu'à l'arrivée des secours qui lui avaient été expédiés.

Voilà l'*Histoire de la Conspiration de Pontiac*, vol. I, p. 248.

monieur ensemble, les génies des différentes nationalités, elle produira une civilisation qui gouvernera le monde.

Regardez le continent américain, ce géant sorti hier du berceau ; tandis que sa tête, couronnée de glaces éternelles, touche le pôle, ses pieds s'appuient sur le cercle antarctique : d'une main, il atteint l'Europe, de l'autre, l'Asie. Voyez quelles artères puissantes font circuler la vie dans sa large poitrine.

Un jour viendra où, étendant ses deux bras autour de l'univers, il soulèvera le globe, dans un effort sublime, et ira le déposer, à genoux, au pied du trône de Dieu.

Tout faible que vous soyez, atôme imperceptible dans cette immensité, vous servez, dans votre sphère, d'instrument à la Providence.

Il faut, pour l'accomplissement de ses grands desseins, que les différentes races qui affluent sur ce continent, se fusionnent harmonieusement, comme autrefois, après l'invasion des barbares, ces peuples nouveaux qui ont donné naissance à l'Europe moderne.

Or, chacune de vos œuvres, malgré ses imperfections, fait tomber quelques préjugés, ces barrières fatales qui empêchent nos diverses nationalités de se donner la main dans une cordiale fraternité, et de marcher, en une seule famille, à la conquête du progrès matériel et divin.

C'est là votre plus beau titre de gloire, et le mérite de vos études.

Quand vous serez parvenu à la fin de votre carrière, vous pourrez appuyer sur vos œuvres votre tête blanchie par le travail, et vous rendre ce témoignage : J'ai usé ma vie pour le bien de mes semblables, avec une intention droite et pure : je puis m'endormir avec l'espoir qu'il m'en sera tenu compte.

L'Abbé H. R. CASGRAIN.

L'EDUCATION.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs et de ceux qui s'occupent plus spécialement des grandes questions politiques du jour, sur l'article suivant de M. Edouard Richard. Ce monsieur qui exerce la profession d'avocat à Arthabaska, en société avec M. Laurier, se livre depuis longtemps à des études et réflexions sérieuses sur la situation du pays. Il s'est occupé tout spécialement d'agriculture et d'éducation et ses idées sur ces deux questions méritent d'être prises en considération. Il est facile de voir que M. Richard cherche, par devoir et dévouement, à être utile à ses compatriotes ; sa conduite d'ailleurs le prouve.

M. Richard est un de ces hommes dont les enseignements sont un bienfait pour les populations rurales au milieu desquelles ils vivent.

Nous avons pris sur nous de retrancher les dix premiers feuillets du travail de M. Richard, afin de ménager l'espace et d'arriver immédiatement au vif de la question. Après avoir démontré la nécessité d'opérer une réaction dans la situation du pays et avoir posé comme principe que le mal est dans l'éducation, il continue en ces termes :

Tous les jours on entend des personnes qui nous disent avec autorité, et comme s'ils trouvaient la solution d'un grand problème, que l'industrie, l'agriculture, le commerce ne sont pas florissants parce que le peuple Canadien est apathique, n'a pas l'esprit d'entreprise ; c'est trop évident pour ne pas être vrai ; mais ce qui serait aussi évident en se donnant la peine de réfléchir, c'est que la cause et le remède reposent dans l'éducation.

L'école étant le lieu où l'enfant, pendant que son intelligence est encore fermée à un grand nombre d'idées et de notions, doit puiser les connaissances qui lui seront les plus utiles dans la société, il s'ensuit que l'éducation doit être conforme à ces besoins.

Loin d'enseigner à l'enfant ce qui lui sera nécessaire dans le combat de la vie, dont l'éducation pour être rationnelle doit être l'apprentissage, loin de lui donner les connaissances essentielles dans le commerce, l'industrie, l'agriculture, etc., tout au contraire semble arrangé comme à dessein pour en étouffer le goût pendant la première jeunesse.

Rien n'est moins conforme à ce qui devrait exister dans notre système d'éducation, considéré dans son but, ses moyens, ses résultats. L'apathie et la routine règnent dans toutes les classes de la société, depuis le législateur jusqu'au simple artisan, et telle est chez nous la force de l'habitude qu'il y a encore des gens qui ne comprennent pas des choses si évidentes, qui se révoltent contre des critiques rejaillissant de l'enseignement sur ceux qui l'ont reçu et qui composent le public entier.

Au lieu de s'appuyer sur des principes raisonnés, sur des bases conformes aux besoins et aux exigences de la société actuelle, ainsi qu'à la nature et à l'étendue des facultés de la jeunesse, on s'acharne à des traditions surannées, qui n'ont plus de raison d'être ; on transforme l'étude en une véritable peine, lorsqu'elle devrait être la source d'une satisfaction réelle.

En enseignant à l'enfant des choses dont il pourra de lui-même ressentir l'utilité, nous pouvons être certains que son esprit se trouvera intéressé et qu'il concentrera son intelligence sur des choses qu'il saura lui être utiles ; car ce n'est pas le travail qui rebute l'enfant, mais le sentiment de son impuissance, si on applique son intelligence à des choses dont il ne comprendra pas l'utilité.

L'utile, la pratique, telle est la base sur laquelle doit reposer toute éducation pour être rationnelle, conforme à notre nature. Mais comme l'étude et la pratique peuvent quelquefois se modifier suivant le temps, les lieux, les progrès de l'industrie, de l'agriculture, des sciences et des arts, il s'ensuit que l'enseignement doit aussi se modifier suivant ces changements. Il en est autrement de la religion et de la morale qui sont immuables, comme doit l'être l'enseignement qui y a rapport.

Peut-on dire que l'enseignement que nous avons, soit conforme à ces principes ? Le mode d'enseignement que nous avons n'est-il pas à peu près le même que celui qui existait il y a plusieurs siècles ? Cependant on sait quels changements immenses se sont opérés dans l'ordre politique, civil et social des sociétés. On sait quels perfectionnements ont atteint l'agriculture, l'industrie, les sciences, sinon ici, du moins d'autres pays.

Je ne sais combien de temps encore, l'empire de l'habitude continuera à fausser le droit sens que chacun possède par don de nature ; il faut cependant espérer, car l'espérance est une vertu qui fait vivre, dit-on.

Un progrès semblable est nécessairement lent, parce qu'il tient de près aux habitudes, aux coutumes et aux institutions d'un pays, idées qu'il est bien permis de critiquer, mais qu'il faut cependant respecter à cause de leur ancienneté et des souvenirs qui s'y rattachent.

Ne pense-t-on pas qu'en étudiant avec soin et avec une affection consciencieuse les facultés du jeune âge, leur portée, leurs tendances et la marche de leurs développements, on arriverait pas à une solution différente de ce qui existe aujourd'hui, en donnant une direction plus intelligente et plus conforme aux besoins de l'individu et de la société ?

Les dispositions prédominantes du jeune âge étant l'activité la curiosité, le besoin de se mettre en contact, en connaissance avec les objets extérieurs, d'acquérir des notions pratiques, utiles et agréables, ne s'embloit-il pas que ces goûts, ces penchants, devraient être développés de préférence aux idées abstraites, généralisatrices, qui ne devraient venir que plus tard, lorsque l'intelligence de l'enfant aurait acquis un plus entier développement ?

Cette marche serait plus conforme au vœu de la nature.

En enchaînant la jeunesse pendant huit années, aux règles subtiles et abstraites du grec et du latin, ne pense-t-on pas soumettre l'enfant à une étude ingrate et rebutante, contraire à ses goûts, non proportionnée à la portée de son intelligence, et dont le point de vue utile est tout-à-fait contestable, lorsque l'étude des langues vivantes existe à peine, et l'étude même de sa langue occupe un rang secondaire ? Un pareil résultat pour quiconque est sans parti pris, doit paraître bien insuffisant. Il me semble que toute autre étude, quelque incomplète qu'elle fut, vaudrait bien le résultat obtenu par l'obligation de scander des vers latins et de piocher pendant six années dans le jardin des racines grecques.

Que laisseront dans l'intelligence des enfants ces notions de langues mortes, de barbarie ancienne, et de mythologie, rien, si ce n'est un pénible souvenir, des goûts faussés, des idées non conformes à l'état de la société actuelle et aux besoins de la vie, et peut-être un avenir perdu, mais rien d'appréciable au point de vue utile, et pour cela, on aura dépensé les années les plus utiles de la vie.

J'en appelle au témoignage de tous ceux qui en ont l'expérience, et que n'aveugle pas d'étroits préjugés, pour confirmer ces faits, et cela est si vrai que l'élève en fait souvent justice lui-même en disant : *C'est un fort en thèmes il ne réussira jamais dans le monde.* Tandis que celui qui réussira le plus souvent, sera précisément celui qui, négligeant le grec et le latin, s'instruira par lui-même, au hasard, en lisant ce qui lui tombera sous la main. Il semblerait que le succès serait comme en raison inverse de l'enseignement.

L'enseignement du latin dans nos collèges est, il est vrai, nécessaire pour ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique, mais ne pense-t-on pas qu'une seule année serait suffisante, si on plaçait cette année à la fin du cours d'études, lorsque l'intelligence de l'élève a acquis un développement plus grand ? Et si cette année ne suffisait pas, l'étude du latin ne pourrait-elle pas se continuer pendant le temps de préparation à la prêtrise, avec l'étude de la théologie ? En admettant même que cette étude des langues mortes fut quelque peu utile à l'homme de profession, au littérateur, à l'homme de science, ne la fait-on pas subir en même temps à un bien plus grand nombre, qui ne terminant pas le cours d'études, n'en retirent aucun profit ? En supprimant en partie le grec et le latin, quelle masse de connaissances utiles et pratiques ne pourrait-on pas avantageusement remplacer par ces six années maintenant consacrées au grec et au latin ?

Ne serait-il pas à craindre qu'en retardant trop l'œuvre des réformes, l'éducation laïque viendrait faire une concurrence funeste à l'enseignement des collèges ? N'est-ce pas l'encombrement des collèges qui a produit l'encombrement des professions ? En compte-t-on un grand nombre parmi ceux qui ont complété un cours d'études qui se soient livrés à autre chose qu'au droit et à la médecine ?

Est-ce bien un état de choses rationnel, que celui qui a passé douze années dans un collège et dans l'étude d'une profession, ne puisse, après ce temps, subvenir aux besoins de sa famille, avec plus d'aisance que le simple ouvrier qui n'aura pas dépensé un sou pour son éducation ? Est-il bien rationnel encore de consacrer un tiers de la vie à acquérir une éducation qui nous fera peut-être pas gagner, dans les deux autres tiers, ce que nous aurons dépensé dans le premier ?

N'aurions-nous pas, comme en France, pris trop de sollicitude pour l'instruction supérieure, et trop peu pour une instruction secondaire ? Est-ce bien ce degré d'instruction qui convienne au grand nombre ? Est-ce même le degré d'instruction de nos écoles élémentaires, qui convienne au grand nombre ? Non, je le dis sans hésiter, rien de cela ne convient, la réforme est nécessaire dans nos écoles élémentaires comme dans nos collèges.

Quiconque voudra se donner la peine d'examiner, sera frappé de la désharmonie choquante qui existe entre l'enseignement que reçoit la jeunesse et les nécessités du monde où elle doit vivre. Les sociétés se modifient continuellement, les formes de gouvernement, les institutions, les habitudes, les usages, ont changé, et changent de plus en plus ; l'éducation des peuples civilisés ne doit pas être la même que celle des peuples barbares, ou à demi civilisés ; le commerce, l'industrie, se développent constamment, il faut une éducation en rapport avec ces changements. L'éducation de l'enfant étant un apprentissage pour le combat des besoins de la vie, commençant à l'âge où l'enfant a acquis le développement physique, il s'en suit que cette éducation, cet apprentissage, doit être celui qui mettra l'enfant le plus en état de vaincre facilement ces difficultés, en lui montrant tous les moyens avec lesquels il peut les vaincre, en faisant connaître les notions élémentaires sur l'agriculture, l'industrie, le commerce, les sciences et les arts, les institutions des sociétés modernes, les différentes formes de gouvernement, les usages, les coutumes des différents pays, leurs ressources, leurs produits, les perfectionnements ou changements opérés, les éléments de l'économie politique, ou science de la richesse, etc., le tout couronné d'un enseignement moral, inspirant le goût du travail. Quelque soit la position qu'occupera plus tard cet enfant, n'aura-t-il pas besoin d'avoir quelques notions élémentaires sur toutes ces choses, pour se faire sa propre éducation ? Tour cela pourrait s'enseigner, même dans les écoles élémentaires, si tout était ménagé avec intelligence.

S'il faut respecter le passé, il faut aussi tenir compte des nécessités du présent, car l'histoire désapprend cette superstition idolâtrique pour les faits existants, qui s'est, de tout temps, opposée aux progrès légitimes. La société a changé souvent, pourquoi ne changerait-elle pas encore ? Y aurait-il absurdité à croire que les changements qui s'opèrent dans les siècles futurs, ne seraient pas aussi considérables que ceux opérés

dans les siècles passés ? Ces changements ne s'opèrent-ils pas, même plus rapidement aujourd'hui qu'autrefois ?

En considérant les changements qui devraient s'opérer dans la nature et la direction générale des idées, et l'apathie qui a existé jusqu'aujourd'hui ; les rebuffades de tout genre qu'éprouvent quelquefois ceux qui, animés du désir d'être utiles à leur pays, entreprennent de montrer les écueils qu'il rencontre ou les réformes qui lui sont nécessaires, ne seraient-ils pas tentés de renoncer à cette lutte inégale et stérile, privée de résultats présents ou rapprochés ? Ne seraient-ils pas tentés de faire comme cette servante qui, s'étant levée de grand matin et énumérant l'ouvrage de sa journée, prit le parti de se recoucher, trouvant qu'il lui était impossible de remplir sa tâche ?

Tous ces obstacles accumulés ne doivent cependant pas rebuter celui qui aime son pays ; le courage doit grandir en proportion des obstacles à surmonter, chacun doit signaler les remèdes là où il croit les trouver ; ces défauts et ce remède, je les vois dans l'éducation.

L'état de torpeur de notre agriculture, l'absence d'industrie, etc., n'échappent à personne maintenant, tout le monde le déplore ; mais a-t-on jamais rien fait qui vaille pour l'agriculture ? Est-ce que la colonisation, les exhibitions, l'immigration, les chemins de fer, ont changé sensiblement la face des choses ? ces choses ont-elles enseigné au cultivateur la science agricole ? pense-t-on même qu'avec notre apathie, le cultivateur enverra ses enfants aux écoles d'agriculture ? certainement non ; dans l'état arriéré où nous sommes, c'est à l'école de son village que l'enfant doit prendre les premières notions de toutes choses ; il faut obliger l'enfant à l'école, de lire au moins un traité élémentaire d'agriculture.

En ne prenant pas les moyens de relever l'agriculture, nous avons fait naître contre elle ces dédains, ces préjugés étranges, ces antipathies, contre une profession si noble et profitable, si intimement liée avec l'avenir de notre pays, et dont l'exercice intelligent ferait naître partout l'aisance et la prospérité. Par l'éducation pratique, nous imprimerions à l'opinion publique, sous ce rapport, une direction plus favorable.

En donnant une éducation pratique pour tout le monde, pratique pour l'agriculture, le commerce et l'industrie, on verra que cette éducation pratique contribuera, chez le cultivateur, à faire naître en lui de bonnes dispositions intellectuelles et morales, en le mettant en état de raisonner les travaux qu'il exécute, au lieu de les faire d'une manière presque automatique, et en suivant les instincts d'une routine séculaire. Cette éducation habituera l'habitant des campagnes à réfléchir, à comparer, à raisonner toutes choses, ce qui est un pas immense dans la voie du bien-être et de la moralité ; et tous ces changements peuvent s'opérer facilement, et plus tôt qu'on ne serait tenté de le supposer, avec un bon système d'éducation.

(A continuer.)

LE DR. CREVIER.

Il y a déjà des années, un homme se présente chez un forgeron de St. Hyacinthe. Il lui faut une lame de fer d'un pied et demi de longueur sur un pouce de largeur—d'une épaisseur d'un quart de ligne à l'extrémité la plus mince, de trois lignes à l'autre bout. Un trou, allongé comme un chat d'aiguille, doit être ménagé dans le sens de la largeur de la lame à son extrémité mince.

Le forgeron, et c'était un maître forgeron, le père P... se mit à l'œuvre, lentement, péniblement. Le marteau le fatigua bientôt, les coups ne tombaient pas juste, il avait le poignet distrait.

—Allons donc ! père P... dit l'homme, vous me paraissez troublé ?

—Comment vous le dites, monsieur, vous m'avez commandé là un ouvrage que je ne sais trop comment faire.

—Quoi ! vous père P... la fleur des forgerons de dix lieues à la ronde ?

—Vous êtes trop bon monsieur, mais c'est ainsi que je vous le dis. Pour faire cet ouvrage là, j'aurais besoin d'un peu de temps ; il faudrait que j'y penserais...

—Je n'ai pas de temps à perdre, père, il me faut cette lame dès aujourd'hui. Me prêtez-vous votre tablier ? me permettez-vous également d'user de vos outils comme bon me semblera ? Ce que je casserai, si je casse quelque chose, je vous le paierai bien.

—Pas d'objection, monsieur, tenez, faites comme vous voudrez.

A une heure de là, l'homme avait forgé sa lame telle qu'il la voulait—et de ce moment, le père P... reconnut qu'il avait trouvé son maître comme forgeron.

Manches retroussées, la varlope à la main, penché sur un établi, travaillant rondement, la sueur perlant au front, quel est ce menuisier ?

Dans la montagne, au bois, je viens de rencontrer un homme ayant à peu près la quarantaine—qui se penchait sur des fleurs, sur des petites herbes, qui arrachait des racines et gouffait ses poches de tout cela. Croyez-vous que ce soit un sorcier ?

Nous voici dans un laboratoire—Chut ! taisons-nous ! un savant ! Le connaissez-vous ? Des machines de tout genre, rouages sur rouages, des verres de toute dimension, depuis la loupe de l'horloger jusqu'au plus puissant microscope—qui découvre dans l'océan d'une goutte d'eau des monstres infusoires, des cornues, des alambics, des machines électriques, électro-magnétiques, pneumatiques, etc., un feu qui flambe sous un soufflet—un hibou sur une corniche, des serpents dans des bocaux, des crapauds et des chauves-souris suspendus au plafond—Fuyons ! C'est un magicien, un nécromancien, tout au moins un alchimiste—ou un homme qui cherche le mouvement perpétuel—que sais-je ?

Mais en fuyant, vous heurtez quelque chose qui fait lever la tête à l'homme absorbé. Il vient à vous, vous prie doucement de lui faire l'honneur d'entrer. « Vous ne verrez, dit-il, que des choses grossières,—je travaille comme je peux. N'étant pas riche, je fais presque tout de mes mains—et une fois que j'ai mon outil, je ne songe plus à le polir. Venez par ici, j'étais en train de faire une expérience qui vous amusera peut-être. Je dis, une expérience, ce n'est plus cela, car c'est pour la centième fois que je la réussis. Toutefois, chose étrange ! j'y reviens toujours avec curiosité, avec appétit dirais-je, je ne suis jamais assez convaincu de mon succès.

Veillez ne pas avoir l'air de me prendre pour un charlatan, en attendant que je vous démontre que je ne saurais l'être. Si je vous préviens ainsi, c'est qu'il s'agit d'une des découvertes les plus importantes du siècle, dont je suis l'auteur, de la découverte d'un remède infallible ou si vous le voulez d'un spécifique contre le choléra.

L'homme a l'air si humble, sa voix douce est d'un accent si simple lorsqu'il parle ainsi, qu'il vous vient à l'idée qu'il est toqué ou qu'il a quelque part dans les rouages de son cerveau une paille qui les enraie. Vous ouvrez grands les yeux, si grands que vous amenez un sourire sur ses lèvres et qu'il continue.

Au moyen de ce microscope, que j'ai confectionné de mes propres mains, je suis parvenu à découvrir dans les déjections des cholériques, une multitude d'infusoires, les infiniments petits de la nature animale, qui portent un poison violent dans tout le système organique de l'homme. Cette découverte ne m'appartient pas, je n'ai fait que la confirmer, mais voici un liquide d'un vert sale, qui tue ces infusoires, et ce liquide, c'est moi qui l'ai inventé.—Voyez plutôt vous-même, appliquez votre œil à ce verre.

—Oh! oh! mais oui! c'est grouillant! des myriades d'animalcules!

—Maintenant, versez là-dessus, une goutte de ce liquide.... bien! c'est fait! Regardez de nouveau s'il vous plaît? Voyez-vous encore les petites bêtes?

—Mais oui!

—Soit! vous les voyez, mais sont-elles grouillantes comme tout-à-l'heure?

—Ah! mais c'est pourtant vrai! pas une seule qui remue!

Eh bien, oui monsieur, ces infusoires sont mortes et le choléra dont elles sont la cause, meurt avec elles. J'en ai déjà fait l'expérience sur plus de cent malades et j'ai réussi dans chaque cas. Au besoin, je puis produire les certificats d'hommes éminents et qui ne sauraient se laisser abuser, comme les grands vicaires Raymond, Crevier, Desaulniers, et d'autres qu'il vous plaira, non moins dignes de foi. Si jamais l'épidémie revenait en ce pays, je me ferais fort de la combattre, de l'anéantir. Je remercie le ciel de ce succès, un peu pour moi et pour ma famille d'abord, mais surtout pour le bonheur de l'humanité."

Vous venez d'entendre le Dr. Crevier, de St. Césaire—le même homme que je vous montrais tout-à-l'heure, forgeron, menuisier, mécanicien, naturaliste, excellent en tout et partout, et restant toujours humble, toujours pauvre, comme c'est trop souvent le sort du vrai talent, mais riche d'idées, mais fier d'esprit—rêgnant de fait sur des immensités qu'embrasse seul l'œil du génie et que le vulgaire n'atteindra jamais.

Ce spécifique contre le choléra, je l'ai fait parvenir moi-même à l'Institut Médical de Paris, où les Princes de la faculté lui ont fait le meilleur accueil. Ils n'attendent plus que l'occasion de le mettre à l'épreuve pour couronner son inventeur d'un prix Monthyon et classer son nom au premier rang parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

Je lui écrivais à ce sujet, il y a quelques mois à peine. Sa réponse ne se fit pas attendre. Et quelle réponse! ne s'imaginait-il pas qu'il me devait de la reconnaissance pour l'idée qui m'était venue de faire part de sa découverte aux autorités médicales de France? Je regrette vraiment que sa lettre soit si intime que je ne puisse la publier ici. Car nul n'ignore que le Dr. Crevier sait projeter sa science par sa plume que ses écrits publiés dans le *Naturaliste* font honneur aux lettres canadiennes. Ajoutez à cela une goutte, peut-être une des dernières gouttes du sang de son cœur—qu'il a laissé tomber dans son encre pour m'écrire, et pour peu que vous soyez sensible, vous comprendrez l'émotion qui me prit en lisant sa belle mais trop triste épître. Je puis bien le dire après tout: ce brave, ce courageux Dr. Crevier, cet homme de combat, ce savant, ce vaillant cœur a sondé les sources de sa vie—et il a constaté qu'elles sont presque épuisées. Il me le confesse en disant: "S'il me venait une couronne de Paris, peut-être hélas! viendriez-vous la déposer sur ma tombe."

J'irais de même sans doute, j'irais pour sa tombe comme pour son front, mais j'espère encore, Dieu aidant à la science, et la science est là, j'en suis bien sûr.

A. N. MONTPETIT.

REVUE ÉTRANGÈRE.

En France, on souscrit toujours pour se débarrasser des Prussiens. Que de vie et de générosité il y a dans cette nation. On réorganise l'armée aussi et on se prépare aux éventualités de l'avenir, tout en essayant de garder la paix aussi longtemps que possible.

Voici ce que disait M. Thiers à ce sujet, il y a quelques jours.

"J'espère que nous aurons assez de poids en Europe pour empêcher la guerre. Notre armée sera bien aussi pour quelque chose dans cette force. On a mal jugé le soldat français dans les derniers événements. Sans la décomposition, qui était le fait de l'empire et non son fait à elle, l'armée eût été la même qu'autrefois.

Quoi qu'on dise, nos officiers sont encore les plus intelligents et les plus énergiques de l'Europe. A présent qu'ils travaillent, ils dépasseront avant peu ceux de tous les Etats majors connus.

Et le soldat quel feu! quelle bravoure! Il fallait voir avec quelle furie, qu'elle force invincible, ces soldats devant Paris, se battaient et surmontaient les obstacles! Si la défense de Paris eût été conduite autrement, l'armée prussienne tout entière eût été écrasée sous ses murs."

Malheureusement la guerre civile ne viendra-t-elle pas détruire ces belles espérances. Écoutez ce que dit un correspondant de France:

"J'écrivais ici, il y a quelques jours, que l'Assemblée était impuissante et que le pays était las; c'est une vérité qui n'est, je crois, contestée par personne. Or, c'est cette impuissance et cette lassitude qui rendent aujourd'hui l'Empire possible, le pays l'acceptera avec indifférence comme une solution; quant à la Chambre, elle disparaîtra en une heure comme le Sénat au 4 septembre,—nul ne s'en apercevra.

Quant on examine froidement la situation, on ne peut se défendre de la comparer à celle de 1851. Mêmes luttes de partis, même gâchis politique, même anxiété dans la nation. Le gouvernement nous dit: "Tout est tranquille et je veille." Changarnier disait aussi, en novembre 1851: "Mandataires du pays, délibérez en paix!"—Et quelques jours plus tard, les mandataires délibéraient à Mazas.

ESPAGNE.

Les élections des Cortès en Espagne ont été accompagnées de troubles dans certaines provinces; plusieurs personnes ont perdu la vie à la suite de bagarres et un plus grand nombre ont été blessés, surtout dans la province de la Catalogne. D'après les rapports jusqu'ici reçus, il apparaît que le ministère a remporté la victoire dans la plupart des collèges électoraux, mais que ses candidats ont été battus à Madrid par les partisans de la coalition.

Espatero, Sagosta et Topete sont du nombre de ces candidats malheureux.

ANGLETERRE.

Lord Disraëli, le chef du parti conservateur se donne beaucoup de trouble en ce moment et ne néglige aucune occasion d'attaquer le gouvernement de M. Gladstone. On lui fait des ovations et il répond par des discours où il dénonce les tendances radicales qui se font jour en Angleterre et plaide éloquemment la cause de la constitution anglaise telle qu'elle est avec ses deux Chambres et la royauté. Il dit que le gouvernement coûte moins cher en Angleterre qu'aux États-Unis.

LES ATROCITÉS DE LA COMMUNE.

M. Dubois, pharmacien, occupait une propriété dans le quartier de la Butte-aux-Cailles.

Il avait, pendant la Commune, manifesté courageusement son opinion aux gens de son quartier.

Le 24 mai, au matin, M. Dubois apprenait, par un facteur, que les troupes de Versailles approchaient, et il ne dissimulait pas son contentement; mais, vers une heure, cinquante hommes environ se présentèrent à sa porte et le sommèrent d'avoir à les laisser pénétrer.

Ils voulaient, disaient-ils, créneler les murs afin de résister aux troupes régulières. M. Dubois s'y refusa et se barricada. Trois sommations furent faites auxquelles trois refus formels répondirent. Dès lors ces forcenés se retirèrent et allèrent chercher du renfort. Ils se rangèrent vers trois heures devant la maison, sonnèrent le clairon, et lorsqu'ils se virent assez nombreux, fournirent un feu de peloton sur la muraille; la maison fut criblée, des volets brisés. Pendant ce temps, l'un des plus hardis s'avança, tira un coup de chassepot dans la serrure, la serrure sauta et la porte fut brisée.

Dubois jette sur les premiers un facon de vitriol. Trois des envahisseurs sont atteints. Une bande armée se précipite dans l'intérieur de la maison. Dubois s'enfuit dans sa chambre; sa domestique cherche à fuir dans le jardin, mais elle est obligée de revenir en arrière, car elle l'avait rencontré Dumontet qui l'avait mise en joue. C'est alors que les assassins s'élancent en avant; le premier, Rouilhac, tire à bout portant et atteint Dubois en pleine poitrine; la bonne, cachée dans une chambre voisine, entendit, en même temps que le coup de feu, un corps tomber lourdement: c'était le cadavre de Dubois.

Garochat traîne le cadavre de la victime sur le balcon; là, il lui passe les jambes à travers les intervalles des barreaux, les bras pendants et la tête appuyée sur une des tiges de fer. Le cadavre, comme assis sur le balcon et la tête tournée vers la rue, reste ainsi jusqu'au lendemain. Le 25, jour suivant, on jette le cadavre dans le jardin, on le garrotte et on l'enterre. Il portait treize blessures.

Les auteurs de ce crime ont été condamnés à des peines sévères.

TERRIBLE ACCIDENT MARITIME.—Le *Daily Telegraph* de Londres publie les détails suivants sur un accident signalé brièvement par le câble:

Nous avons eu un terrible accident à déplorer, vendredi dernier, accident comme il n'en est peut-être jamais arrivé à bord d'un navire de guerre anglais.

Vers sept heures et quart, étant par le travers de Lisbonne, au moment où nous nous habillions, un homme qui était dans la mâture de l'*Ariadne*, vaisseau de Sa Majesté britannique, tomba à la mer.

Il y avait, à ce moment, beaucoup de houle, et le vent était violent; mais aussitôt que l'accident fut constaté, le navire mit en panne et on envoya une embarcation à la recherche du matelot.

A huit heures et demie, le vent augmenta et notre canot disparut; on remit le navire en marche, et, vers dix heures, l'embarcation était en vue, son équipage ramait énergiquement avec vent debout. A un kilomètre du navire, une énorme vague vint déferler sur le canot et le renversa; nous approchâmes le plus près possible des naufragés, une nouvelle embarcation fut mise à la mer, tous les marins qui la montaient ayant eu soin de se munir préalablement de ceintures de sauvetage.—Malheureusement, ce second canot fut envahi par l'eau, et nous eûmes la douleur de voir les équipages des deux embarcations luttant pour leur vie contre une mer en courroux.

Des cordes, des ceintures de sauvetage, des grillages en bois, enfin tout ce qui peut flotter est jeté à la mer; vingt-six hommes font tous leurs efforts pour échapper à une mort presque certaine; c'est un spectacle navrant.

On réussit à sauver tout l'équipage du second canot, excepté un homme qui, frappé par un coup de roulis, fut foudroyé. Le navire marche rapidement vers la seconde embarcation; sur treize hommes, il n'en reste plus que cinq ou six. Deux sont accrochés à la quille du bateau renversé; un autre s'est attaché à quelques épaves qui flottent à l'avant; un quatrième a transformé un grillage en bouée de sauvetage, on lui jette une corde, il s'en empare; on le retire à moitié de l'eau, mais il lâche prise, retombe et disparaît pour ne plus se relever.

Il n'est pas la seule victime d'un accident pareil; un autre arrive près du navire, essaye de s'emparer d'une corde qui pend, mais le navire roule violemment, et l'infortuné est broyé contre les flancs du bâtiment.

On ne saurait se faire une idée de la scène lamentable, déchirante, à laquelle nous assistions en voyant disparaître les uns après les autres ces hommes qu'on avait été sur le point de sauver. Onze marins ont péri noyés ou victimes d'une mort encore plus épouvantable.

Deux sous-lieutenants et neuf matelots manquent aussi à l'appel. Ceux qu'on a pu arracher à leur triste sort sont arrivés à bord exténués, mourants.

Le rapport du commandant Carpenter, adressé au *Times*, et des lettres de témoins oculaires, peignent cette catastrophe comme une des plus affreuses auxquelles on ait jamais assisté.

RUBENS.

Le plus éminent des peintres de l'école flamande. Né à Cologne le 29 juin 1577. Il était remarquable tout jeune encore par sa beauté et la vivacité de son intelligence. Page à l'âge de seize ans, il laissa bientôt cet emploi pour étudier la peinture. On sait que devenu le premier peintre de son temps, il fut adulé et encouragé par les rois et les reines, fait ambassadeur même. Aujourd'hui encore ses tableaux sont recherchés et admirés par toutes les nations; et on ne les a que moyennant bonne et valable considération. Quelques-uns trouvent qu'il y a quelquefois de la rudesse dans la manière de peindre de Rubens.

NAPOLÉON III.

Il passait sur son char traîné par des cavales,
Des cavales aux durs sabots;
Il passait au milieu de l'éclat des cymbales
Et des clameurs de ses héraults.

Comme un torrent qui brise une digue impuissante,
Pour voir cet homme tant vanté,
La foule s'élançait profonde, frémissante
De tous les coins de la cité.

Puis elle demeurait là, les pieds dans la boue,
Ou la tête sous le soleil,
Tant que sur le pavé résonnait une roue,
Tant qu'on voyait le char vermeil.

Et les fronts s'inclinaient presque dans la poussière;
On aurait pu baiser ses pas.
Ceux mêmes qui, parfois, l'insultaient en arrière
Devant lui se courbaient plus bas.

C'est qu'il était puissant, et que souvent la force
Est le dieu le mieux adoré;
C'est que le peuple aussi sous une saignée écorce
Cache un cœur souvent ulcéré.

Il était renommé dans toutes les provinces
Et craint dans mille lieux divers;
Il était le plus grand de tous ces brillants princes
Qui se partagent l'univers.

Les flatteurs prosternés devant son diadème
Offraient l'encens du courtois,
Mais ils ne laissaient pas arriver l'anathème
Que lui jetait le paysan.

Et quand il regardait défilier ses phalanges
Comme des flots au Champ de Mars,
Il se croyait un dieu dont les millions d'anges
Portent la foudre en toutes parts.

Son nom jetait l'effroi comme un coup de tonnerre:
Quand il fronçait son noir sourcil
Les princes effrayés rentraient dans leur tanière
Et croyaient leur trône en péril.

Comme l'ange maudit il ne crut qu'en lui-même:
Il méconnut la voix de Dieu.
Le pouvoir l'enivrait; il aurait reçu même
L'encens qui monte du saint lieu.

Il avait oublié, ce grand prince, une chose:
C'est que Dieu règne sur les rois;
Qu'ils n'ont tous qu'un mandat que le ciel leur impose,
Et que les peuples ont des droits.

La révolution qui, d'une main sanglante,
Attache le bandeau royal
A son front orgueilleux, devient plus insolente
Et le tint de son bras fatal.

Il chercha ses faveurs, l'introduit dans sa couche,
Lui vendit son âme et son corps:
L'impudique baiser qu'il reçut de sa bouche
Ne lui laissa plus de remords.

Elle devint hardie, exigeante, importune
Comme une fille sans pudeur
Qui prodigue l'amour et conserve rancune
A qui doute de son honneur.

Pour calmer le dépit de l'infâme maîtresse
Il la fit asseoir près de lui;
Il lui sacrifia l'Eglise et la noblesse
Qui sont des rois le seul appui.

Mais elle se lassa de ce royal hommage
Qui lui semblait suspect toujours:
Elle aimait mieux des siens l'accouplement sauvage,
Et mieux les brutales amours.

Mais sur les chauds duvets de l'alcôve fermée
Par des rideaux épais et doux,
Dans les palais des grands où la canaille armée,
Prouve l'égalité de tous!

Et voilà que soudain la maîtresse effrontée
Livra ce prince ambitieux
A la foule des siens subitement montée
De la fange des mauvais lieux.

Alors Napoléon, pour défendre la France,
Appelle ses vaillants soldats,
Il vont semant la mort... mais bientôt l'espérance
Ne les soutient plus aux combats;

Car rien des ennemis n'arrête l'avalanche:
Leurs bataillons sont infinis;
Le ciel combat pour eux; c'est leur jour de revanche,
Et les corbeaux sont réunis.

Pour le festin des morts, pour la grande curée
Sont réunis les noirs corbeaux;
Il viennent, les impurs, de la France éplorée
Se partager quelques lambeaux!

Alors les souverains enfoncent sur leur crâne
Leur diadème profané,
Et viennent, tour à tour, frapper de leur pied d'âne
Les flancs du lion enchaîné.

PAMPHILE LEMAY.

suicide.—Une jeune fille arrivait, vendredi dernier, à Dé-troit, et prenait une chambre à l'hôtel Franklin. Dimanche, dans la soirée, on entendit des cris dans sa chambre. Quelqu'un alla pour voir ce que c'était; mais la porte de la chambre était fermée; on défonça et on trouva la jeune fille étendue inanimée sur un lit. Elle venait d'expirer empoisonnée. Près d'elle, on trouva une lettre dans laquelle elle apprenait à son frère qu'elle ne pouvait survivre à son déshonneur.

REV. M. J. B. PRIMEAU.

Il est né à Chateaugay le 29 avril 1836.

Ses parents Etienne Primeau et Isabelle Caron, appartenaient à la classe des cultivateurs.

Un instituteur d'un grand mérite, A. J. Giroux, fut pour lui comme pour beaucoup d'autres prêtres aujourd'hui en position, l'instrument de la Providence.

En 1852, il entra comme élève de troisième au collège de St. Hyacinthe, où il trouva non-seulement la science, mais encore une protection qui lui permit de finir ses études.

Dans ses trois dernières années, sur toutes les matières, moins la chimie, il remporta les premiers ou les seconds prix.

En 1855, l'hon. V. Sicotte, alors orateur de la chambre d'assemblée, lui présentait le prix d'éloquence en lui souhaitant d'occuper un jour sa place.

En 1857, feu M. S. Desaulniers lui donna le prix de son cours de droit civil en lui disant : "Tu feras mieux d'étudier la théologie."

C'est en lisant les sublimes conférences de Lacordaire que le jeune Primeau se décida à embrasser l'état ecclésiastique.

Les élans pleins de feu du célèbre dominicain allaient droit au cœur du jeune réthoricien. Comme ecclésiastique, il fut l'exemple des autres. Il apprit la théologie en enseignant le grec, le latin et l'histoire.

Ordonné prêtre le 21 oct. 1860, il servit trois ans comme vicaire sous Mgr Vinet et le Rvd. H. Baudry.

En 1863, Mgr de Montréal le nomma professeur de Philosophie au petit séminaire de Ste. Thérèse. Trois années plus tard il devenait directeur des ecclésiastiques et professeur de théologie au collège Masson. En '67 élu supérieur de la maison, il commença l'œuvre que les Canadiens appelleront la meilleure de sa vie, l'établissement sérieux d'un vrai et grand collège commercial.

Dès la première année, au grand ébahissement de tous, on constata un immense succès; il y avait tant d'apropos dans la chose.

En 1869, il quitta le collège Masson et fut nommé par Mgr de Boston, curé des Canadiens de Worcester, Mass.

Le Rvd. abbé Primeau était l'homme choisi de Dieu pour les Canadiens de Worcester.

En 1870, dès le printemps, il achetait une église méthodiste et l'occupait le dimanche suivant.

Cette église est située en face d'un jardin public au centre de la ville.

L'église de Notre-Dame des Canadiens n'est pas un monument d'architecture, mais on est si fier de voir une église catholique canadienne en face d'une place publique, dans une grande ville, que les yeux ne sentent pas le besoin de trouver ni d'admirer les proportions du temple. Puis l'intérieur est si convenable, si religieux, si riche de goût et de propriété, qu'on n'y remarque ni de près ni de loin l'empreinte ou le souffle de la secte méthodiste déguerpée.

L'église a coûté \$22,700; les altérations, embellissements, ornements d'église, y compris le logement et le ménage du pasteur, sont cotés à \$8,500. La dette unique de Notre-Dame n'est que de \$1400. Les recettes de ses 736 places de bancs sont de \$6,000 par an.

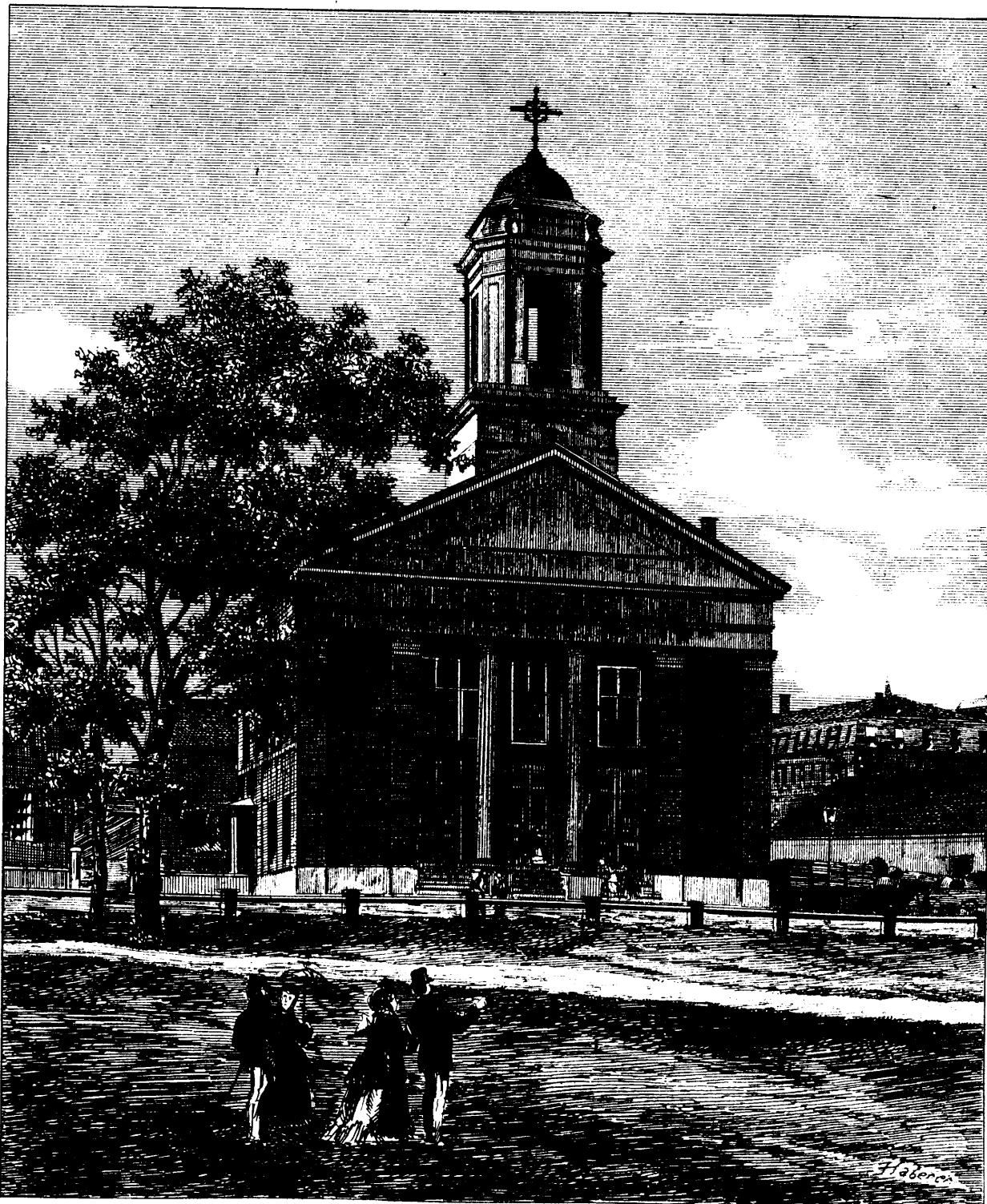
Notre-Dame est une église canadienne. Parures, chants, cérémonies, prédications, etc., tout est canadien. D'autres églises seront plus belles, peut-être, mais aucune ne sera plus nationale.

Les services rendus par



RÉV. M. J. B. PRIMEAU, CURÉ CANADIEN DE WORCESTER.

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE LAWRENCE.



L'ÉGLISE DES CANADIENS À WORCESTER.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE LAWRENCE.

M. Primeau aux Canadiens des États-Unis sont considérables. Actif et dévoué, il s'est multiplié pour leur être utile, pour leur donner les moyens de conserver sur le sol étranger la foi de leurs pères. Parmi ses œuvres on peut citer l'Association des Dames de Charité et la Société de Tempérance qu'il vient d'établir.

M. THIERS.

M. Thiers se lève régulièrement à cinq heures et demie du matin. On lui apporte immédiatement un bouillon, dans lequel il trempe soit un biscuit, soit une croûte de pain; puis il travaille jusqu'à huit heures.

A huit heures, il se couche de nouveau et dort jusqu'à neuf heures et demie. Alors a lieu un très léger déjeuner, qui se compose, la plupart du temps, de deux œufs frais et d'une côtelette d'agneau.

A dix heures, M. Thiers est dans son salon et reçoit jusqu'à midi. On dine à midi et demi ou une heure, selon les usages d'autrefois. La table est servie avec une extrême simplicité, à moins qu'il n'y ait quelques invités: MM. Barthélemy, Casimir Périer ou autres.

Après son dîner, le président de la République sort en coupe, et sommeille dans sa voiture, pour si courtes que soient les distances à franchir. C'est un besoin auquel il ne peut résister, et dont la satisfaction paraît être favorable à sa santé. M. Thiers fait tous ses efforts pour être rentré à six heures. Il se couche aussitôt et dort jusqu'à huit heures, c'est ce qui explique pourquoi les dîners de M. Thiers ne commencent jamais qu'à huit heures et demie.

M. Thiers ne se couche guère, pour la nuit, avant onze heures et demie ou minuit.

Voulez-vous être bien reçu d'un grand seigneur qui vous connaît? Ne lui demandez rien, et ne le voyez guère.

Ceux qui ont peur d'être méprisés, sentent un peu qu'il le méritent. *Je ne saurais avoir peur de mon ombre.*

Etes-vous trop choqué des défauts d'autrui? Songez aux vôtres. *La comparaison vous tranquillisera.*

Qu'est ce que le présent? Un instant qui finit aussitôt qu'il commence. Voulez-vous en jouir, lors même qu'il ne sera plus? *Employez-le à des œuvres de durée.*

Les titres et les talents sont des droits qui ne valent que ce qu'on les fait valoir. *Ouvrier on vous attend à l'œuvre.*

Quel est l'homme qui peut se flatter, ayant déjà quel que âge, d'avoir eu ou les dix ans, dix jours parfaitement heureux.

Vous dites que ce parvenu a eu du bonheur, et que pour vous, le malheur vous en a voulu. *Je ne vous entend pas. Dites qu'il s'est donné du mouvement et vous du repos. Je vous entend ai.*

Un enfant est un commencement de ce qu'il doit être, et un vieillard un reste de ce qu'il a été; *voisin de rien.*

Y a-t-il jamais eu de vieillard qui ait été aussi content du présent, que du passé? Qui loue l'un, blâme l'autre.

Si un grand parleur ne parlait jamais de lui, parlerait-il tant? Tous les autres sujets d'entretien ne sauraient lui fournir tous ensemble autant de matière. *Abondance null.*

Un tel, dites-vous, est un médisant. *Eh! vous en êtes un vous-même, quand vous le dites.*



PIERRE PAUL RUBENS.



UN CHEF SAUVAGE DE LA TRIBU DES PAWNEES.



UN MONASTÈRE EN ALLEMAGNE.

Tous ceux de nos abonnés qui désireraient avoir les numéros 2 et 3 du vol. II de l'*Opinion Publique*, pourront les avoir en s'adressant à l'administration de notre journal.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 11 AVRIL, 1872.

ÇA ET LÀ.

CANDIDATURES DONT ON PARLE.

Montréal Est: Sir George Etienne Cartier, MM. L. A. Jetté, J. Duhamel et M. Piché. On parle aussi de M. Duhamel pour la Division Ouest. Un grand nombre de Canadiens-Français de la Division Ouest avaient offert la candidature à M. Duhamel aux dernières élections.

Montréal Centre: MM. Workman, Young et White de la *Gazette*.

Montréal Ouest: MM. Cassidy, Young, Duhamel.

Hochelaga: Beaubien, de Bellefeuille et Drolet.

Jacques-Cartier: MM. Gaucher, le député actuel et R. Laflamme.

Laval: MM. Bélanger et Bellerose.

Beauharnais: Sir George E. Cartier, M. Cayley. Il est aussi question de M. A. N. Montpetit, qui rencontrerait beaucoup d'encouragement, s'il voulait se présenter.

Chambly: M. Benoît, le député actuel, est instruit, intelligent et cultivateur, trois choses qui rendent un homme fort et utile, mais le parti national voudrait lui opposer un adversaire redoutable dans la personne de M. Jodoin de Montréal, celui qui vient d'hériter de cinq à six cent mille piastres.

A Laprairie on parle de M. Charlebois et des deux MM. Lorange de Montréal, M. Pinsonnault se retirerait de la vie publique.

L'Assomption: l'hon. Ls. Archambault et M. Alexandre Archambault

Deux-Montagnes: M. Prévost.

Bagot: MM. Gendron et Desmarais.

Napierville: l'hon. A. A. Dorion.

Verchères: Geoffrion, le député actuel, A. Dansereau, de la *Minerve*.

Joliette: Godin, Beausoleil et Lavallée, le député pour la Chambre locale.

Montcalm: M. C. Melançon, marchand de Montréal, Dugas, député actuel pour la Chambre locale; il est aussi un peu question comme toujours de M. Cassidy. Il est trois hommes à l'heure qu'il est dont il est question à propos de tout, ce sont MM. Starnes, Coursol et Cassidy.

On les met à toutes les sauces, une place ne devient pas vacante, un homme important ne meurt pas, sans qu'on annonce aussitôt la candidature de ces messieurs. Quelque bon jour on les fera évêques sans la permission du pape.

Lévis: MM. Blanchette et Fréchette.

Montmagny: l'hon. M. Beaubien, Henri Taschereau.

Bellechasse: MM. Fournier et Caron.

Québec: (St. Roch et St. Sauveur,) Tourangeau, Plamondon.

Portneuf: Brousseau, député actuel et Thibaudeau.

M. Goselin, membre pour Rimouski, ayant donné sa démission, M. Alexandre Chauveur se présente; il sera combattu par le Dr. Pelletier, de Matane.

Le vote du million par la Corporation a rendu les Anglais du *Star* et du *Witness* furieux. Ils espèrent maintenant que le vote des citoyens va tuer l'affaire. Ils crient comme des gens qui ont la corde au cou; on dirait qu'une entreprise qui menace de faire du bien à la population française est quelque chose de diabolique. Je crois que s'il pouvaient nous priver des rayons du soleil, ils le feraient. Il est évident que ces gens là considèrent l'existence des Canadiens-français comme un fléau, et ils sont surpris que Dieu nous souffre sur la terre. Qu'ils seraient furieux de nous rencontrer dans l'autre monde! Heureusement pour eux et pour nous surtout que nous ne serons pas pressés d'aller les trouver où ils seront.

AUX OUVRIERS.

Nous disions dans notre dernier numéro que l'ouvrage ne manquait pas dans le pays, et que les grandes entreprises qui se préparent allaient en donner à tous ceux qui en voudraient. Nous citions un article de la *Minerve* qui disait qu'à Ottawa on allait avoir besoin au printemps d'un grand nombre d'ouvriers, et que même il était question d'en faire venir d'Angleterre.

Quelques personnes du comté de Bellechasse nous demandent à qui s'adresser pour cela.

Nous n'avons pu encore obtenir les renseignements que nous désirions; nous parlerons de cela dans notre prochain numéro. Mais nous pouvons dire, dès aujourd'hui, qu'à Montréal comme à Ottawa, il y aura au printemps de l'ouvrage pour des centaines d'ouvriers, si surtout les chemins de fer projetés sont commencés, comme ils le seront suivant toutes les probabilités.

Les renseignements que nous recevons de toutes les parties du pays nous convainquent plus que jamais que l'émigration maintenant serait une chose aussi absurde qu'antinationale. Nous espérons que partout il y aura des hommes pour dire la vérité à ceux qui veulent émigrer, et leur indiquer les endroits

où ils peuvent trouver de l'ouvrage. Mais bien entendu, il faut que mettant la paresse ou l'orgueil de côté on fasse ici pour vivre ce qu'on fait aux Etats-Unis.

S'il y a une réaction à faire parmi nos hommes politiques, il y en a une plus importante encore à faire, peut être, dans la population.

Si on ne travaillait pas plus aux Etats-Unis qu'en Canada, si on passait son temps à fumer comme ici, on ne serait pas plus riche. Qu'on interroge à ce sujet nos compatriotes émigrés.

Jusqu'à présent, nous avons peut être paru dire que les gouvernements seuls que nous avons eu depuis vingt ans étaient responsables de l'émigration, mais nous devons pour être justes démontrer que l'apathie et l'orgueil de la population sont pour beaucoup dans ce fait lamentable.

LA PICOTE.

La picote continue ses ravages à Montréal. Elle inspire d'autant plus de crainte que la vaccination est devenue très-dangereuse.

Ce qui se passe à Montréal ne fait pas honneur à nos médecins. On se demande s'ils ne pourraient pas faire plus d'efforts pour avoir du bon vaccin, et pourquoi ils vaccinent avant d'en avoir du bon?

Il y a des médecins qui mériteraient d'être mis au ban de l'opinion publique, si ce qu'on dit est vrai. Nous espérons que MM. les médecins de Montréal prendront les moyens de conserver ou de refaire leur réputation.

UN NOUVEAU GOUVERNEUR.

Lord Lisgar sera remplacé comme gouverneur dans le cours de l'été par lord Dufferin. Il paraît donc que lord Lisgar n'est pas le dernier gouverneur, comme on le disait, mais on dit maintenant que lord Dufferin sera le dernier. Les dépêches sur ces questions se contredisent du jour au lendemain.

Un journal conservateur anglais, le *London Economist*, dit que le Canada est mûr pour l'Indépendance, et il félicite l'hon. M. Galt d'avoir pris cette cause en mains.

L'hon. M. McDougall vient de faire un discours en Haut-Canada en faveur de l'Indépendance.

PARLEMENT FÉDÉRAL.

La session fédérale s'ouvre aujourd'hui, jeudi, le 11. On dit que le Discours du Trône annoncera qu'un traité de réciprocité est sur le point d'être conclu entre le Canada et les Etats-Unis, et que des mesures énergiques seront adoptées pour favoriser l'industrie nationale. Le gouvernement voit la situation et comprend qu'il ne peut trop faire dans ce sens là.

LE NATIONAL.

Le nouveau journal va enfin paraître ces jours-ci. Les honorables Laframboise, Laberge et M. Jetté en seront les propriétaires. L'hon. Chs. Laberge en sera le rédacteur-en-chef.

UN SUCCÈS INDUSTRIEL.

La manufacture de faucheuses de Québec est un grand succès. M. Tétu et Hébert recueillent les fruits de leur esprit d'entreprise. M. Légaré, leur habile gérant, est en ce moment aux Etats-Unis dans l'intérêt de leur manufacture.

UN AUTRE SUCCÈS.

MM. Paradis et Labelle (notre éminent organiste) achetèrent, il y a un an, à St. Lambert, un terrain sur lequel ils construiront plusieurs édifices destinés à une raffinerie qui s'appelle maintenant "Raffinerie Royale d'huile de pétrole."

Les commencements furent rudes, comme ils le sont toujours pour des Canadiens-Français qui entreprennent quelque chose. Mais à force d'énergie et d'activité, ils sont parvenus à se faire une réputation, et aujourd'hui leurs succès sont admis par tout le monde. Leur huile raffinée ne le cède en aucune manière à celle qui vient du Haut-Canada. Il est malheureux qu'ils n'aient pas le capital nécessaire pour donner à leur établissement toute l'extension et l'importance qu'il mérite.

Espérons qu'ils trouveront ce qui leur faut, quelqu'un ou quelque chose.

UN PROJET GRANDIOSE.

On parle, à Montréal, de construire un aqueduc qui amènera l'eau des montagnes en arrière de Saint Jérôme, en suivant le chemin de fer de colonisation du nord. Cet aqueduc aurait une pression assez forte pour lancer l'eau à une hauteur de 400 pieds, et la fournir en quantité inépuisable.

Ce n'est pas un projet chimérique. M. le curé de Saint Jérôme dit qu'il va s'occuper de cela quand le chemin de fer sera une affaire faite.

L. O. DAVID.

GRANDE FETE MUSICALE.

Nous engageons le public à assister au grand concert que le chœur du Gesù donne lundi prochain au *Mechanic's Hall*. On peut s'attendre à une des plus belles fêtes musicales de l'année. Ce sera de la belle, de la vraie musique. Ceux qui n'y iront pas le regretteront.

C'est avec peine que nous apprenons la mort de l'honorable M. De Salle-Laterrière survenue aux éboulements le 30 du mois dernier. M. de Laterrière a joué un rôle important dans notre politique, et pendant les nombreuses années qu'il a passé dans la vie publique, soit comme membre de l'Assemblée Législative, soit comme conseiller, il a su s'attirer le respect et l'estime de tous ses collègues.

M. de Laterrière est mort à l'âge de 80 ans.

Nous regrettons d'apprendre que M. Siméon Lesage, député-comm. de l'agriculture, vient de perdre, dans l'espace de trois ou quatre jours, trois jeunes enfants.

BONS MOTS.

Deux amis disaient, l'autre jour, à M. Chapleau qu'ils avaient fait leurs pâques ensemble, l'année dernière.

—Eh! bien, je crois, dit le député de Terrebonne, que vous allez les faire à côté, cette année.

M. Jacquart, l'habile violoncelliste se promenait, le jour de la St. Patrice. Il rencontre trois chauds enfants de la verte Erin qui avaient plus sacrifié à Bacchus qu'au saint du jour. Ils s'arrêtent et après de bouillantes poignées de main ils invitent notre artiste à prendre quelque chose en l'honneur de la fête.

—Pardon, messieurs, répond M. Jacquart; français de naissance et digne d'être polonais par ses malheurs, je refuse de me faire *saint patriciser*.

M. Moïse Schwob, de la maison Schwob Frères, a été marié à Strasbourg, le 12 mars, par le Grand Rabbïn Aaron, à mademoiselle Blanche Woog, de Fontainebleau, France. Les époux sont arrivés mercredi dernier terminer leur lune de miel à Montréal.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de MM. Tansey & O'Brien qui se trouve dans nos colonnes. Ces MM. sont à faire actuellement à leur ateliers deux magnifiques statues en marbre blanc—représentant l'une la vierge Marie, et l'autre St. Joseph—ces deux statues sont destinées à compléter l'Eglise de St. Anne de cette ville.

NOUVELLES GÉNÉRALES.

Le professeur Morse, de New-York, l'un des pères de la télégraphie, un véritable savant, vient de mourir.

On joue gros jeu à Québec. La semaine dernière, un individu perdit 10,000 piastres dans une seule soirée.

Sir George était à Montréal la semaine dernière; il semble vieillir un peu, mais il est toujours plein de vigueur et d'énergie.

Le *Chronicle* pense qu'il y a une succursale de la société internationale de New-York, établie à Québec, et qu'elle compte près de 100 membres.

Les hommes d'affaires, à Montréal, traversent encore une crise en ce moment; les banques escomptent difficilement. On ne sait pas trop à quoi attribuer cette gêne.

Une petite fille, enfant d'un marchand anglais de cette ville, a été tuée au moment où elle sortait avec sa mère dans la rue par un morceau de glace tombé du toit de la maison.

Le commerce de bois promet d'être très-prospère ce printemps, à Ottawa, en conséquence des grandes demandes qui viennent des Etats-Unis. Les prix sont augmentés de 25 p. 100, depuis l'automne dernier.

Le chemin de fer de colonisation du Nord (en passant, nous conseillons d'abrégé cela) a subi sa troisième lecture; et les électeurs de Montréal seront appelés à ratifier le vote de la Corporation dans quelques jours.

On dit que l'hon. A. A. Dorion et l'hon. M. Laframboise vont faire, chacun, une vingtaine de mille piastres avec la fameuse affaire Connolly, qu'ils ont arrangée; on sait que cette affaire était rendue devant le Conseil Privé en Angleterre.

M. Moïse Roy, de cette ville, nous a montré un œuf de poule qui mesurait six pouces et demi de circonférence et qui contenait quatre jaunes. La poule qui a pondu un œuf pareil mérite une mention spéciale.—*Franco-Canadien*.

Le *Constitutionnel* dit qu'une réquisition signée par la majorité des électeurs du comté de Maskinongé, a été présentée à M. George Caron, M. P., le priant de se porter de nouveau candidat aux prochaines élections pour le Parlement fédéral.

Le prix du blé sur le marché de Chicago est en hausse. La longueur de la saison de l'hiver cause des craintes pour le blé d'automne et il est à peu près certain que les semailles seront de plus d'un mois en retard. Ces raisons font craindre une hausse considérable sur le blé de semence.

DÉVELOPPEMENTS.—La cité d'Ottawa prend un développement de plus en plus considérable. On compte les maisons en construction par centaines. Au nombre des édifices les plus somptueux en voie de construction se trouvent le Couvent des Dames de la Congrégation, qui va coûter au moins \$15,000; le splendide magasin de MM. Hunton et Cie, dont le coût est de \$20,000 à \$25,000; l'Asile des orphelins Irlandais catholiques, qui s'élève à la haute-ville, près de la nouvelle Eglise St. Patrice, et dont le coût sera d'au moins \$12,000; l'Eglise St. Patrice, actuellement en construction, va coûter environ \$40,000; une église protestante se construit en ce moment sur la rue Wellington à la haute-ville, au coût de \$30,000; la splendide bâtisse de la banque de Montréal va nécessiter une dépense d'au moins \$20,000. Un grand nombre d'autres bâtisses de première classe s'élèvent çà et là, sans compter les travaux immenses entrepris par le gouvernement fédéral et la Corporation de la ville, lesquels travaux coûtent plusieurs centaines de milliers de piastres.

A LA BRUNANTE.

CONTES ET RÉCITS
PAR FAUCHER DE SAINT-AURICE.

MADELEINE BOUVART.

(Suite.)

II.

ENTRE LA POIRE ET LE FROMAGE.

Depuis bientôt près d'un mois, l'état de siège durait, sans amener aucun résultat définitif.

Par ci-par-là, un maraudeur se faisait pincer.

De fois à autres, on tirait un salut à boulets sur les murs de la ville. (1)

Des éclaireurs, cachés dans des trous de loup, lançaient sur le rempart des flèches, au bout desquelles on avait attaché des lettres adressées aux influents de la ville.

Puis, c'était tout; l'assiégeant se bornait à ces démonstrations plus bruyantes qu'hostiles. (a)

En revanche, il faisait longue et douceuse sieste, à la maison Holland, où Montgommery avait su retrouver les délices de Capoue. (b)

Chaque soir on buvait sec et l'on mangeait bon, au quartier général Américain, et bien que la plupart des officiers Bostonnais eussent été en peine de justifier leurs seize quartiers de noblesse, ils posaient pour le torse et déchiraient de l'Anglais à pleine dent. (c)

Madeline s'était faufilée en haute faveur auprès de ces messieurs. Elle posait en victime, coquettement avec celui-ci, enjolait celui-là, souriait à tous, ce qui l'avait rendu la coqueluche de l'état major, M. le général inclus.

C'était elle qui tenait la droite de la table du mess, à côté de Montgommery, et ce soir-là, quelqu'un qui serait entré dans la grande salle de l'Holland-House, l'aurait aperçue faisant scintiller son verre plein de Xérés, à la blanche clarté d'un candélabre, emprunté sans bruit, à la villa du colonel Caldwell. (2)

Madeline écoutait distraitemment le général lui dire:

—Oui, mademoiselle, c'est comme j'ai l'honneur de vous le confier. A la Noël, ce qui sera après demain, je vous invite à venir dîner, aux quartiers généraux du vieux Carleton. (a)

—Pardou, mon général, de l'interruption, mais je crois que l'invitation est un tant soit peu prématurée. Arnold, ne sera pas prêt, car la petite vérole commence à se propager dans son camp et les Canadiens refusent de prendre l'argent du congrès, ce qui rend les vivres difficiles pour la troupe; ne vaudrait-il pas mieux retarder?

—Vous êtes un pessimiste, colonel Levingston et vous voyez tout en noir; je sais que vous détestez Arnold, et vous n'êtes pas le seul; c'est ce qui vous empêche de voir que ses troupes sont animées du meilleur esprit. D'ailleurs il faut que cela finisse. J'ai pris une résolution, et puisque vous étiez absent du conseil de guerre, tenu ce matin, je suis heureux de vous mettre au courant de la situation.

A la prochaine giboulée de neige, Arnold, avec son contingent se glisse du côté de St. Roch et enlève les barricades et les batteries du Sault-au-Matelot, vous colonel, vous dirigez une fausse attaque contre la porte Saint-Jean; le major Brown en fait autant du côté de la citadelle, et moi je me faufile sous le cap par la rue Champlain et j'enlève la batterie de Près-de-ville. Québec est ouvert du côté de la basse-ville, Arnold et moi nous faisons jonction et nous arrivons tambours battants au centre de la place, pendant que la garnison attirée sur le rempart par tout votre tintamarre et celui de Brown, n'y verra que du feu. (3) Est-ce clair et précis?

—Halte-là! mon général, reprit un vieux médecin major qui passait pour être le plus érudite de l'armée, Québec n'est ni St. Jean, ni Montréal, ni Sorel, ni Trois-Rivières. Il faut le mâcher tout doucement, car la digestion en est pénible, et Murray a failli y gagner la dyspepsie.

—Bah! major, faites manœuvrer vos pilules comme vous l'entendez et laissez-moi mes balles et mes boulets. Si cela ne suffit pas, je ferai goûter des Plaines d'Abraham au vieux Carleton. Ça me connaît, les Plaines d'Abraham, car j'y étais jadis.

—Mais savez-vous, général, que vous n'êtes pas aussi jeune que je le croyais, interrompit l'agaçante Madeline.

—Que voulez-vous, mademoiselle, le harnais blanchit vite celui qui le porte. Alors, je n'é-

tais que capitaine, et depuis, pour monter en grade, il m'a bien fallu en voir d'autres.

—Mais, Dieu me pardonne, vous devenez vantard et coquet, général. Quel était l'heureux régiment qui recérait un pareil capitaine don Juan?

—Le 43ème, mademoiselle. Ah! c'était un fier régiment, qui n'eut qu'un tort à mes yeux, celui de ne pas s'être rangé sous le drapeau du congrès.

—Mais, mon général, reprit l'impétueux érudite, il me semble que cela aurait été difficile en 1759, car le congrès dormait paisiblement dans le néant, tandis que son père Washington était encore tout engourdi des suites de la capitulation du Fort Nécessité.

—Vous me tenez le langage d'un loyaliste, major, et si vous continuez, cela pourrait finir par une bonne dose d'arrêts de rigueur. Rien de tel pour changer le cours des idées. Quant à vous autres, messieurs, puisque le bal va bientôt s'ouvrir, n'oubliez pas les instructions que le Congrès nous a données. Respectez les croyances religieuses du pays, payez libéralement tous les vivres et les objets qui vous seront indispensables, punissez avec rigueur les soldats qui commettront quelques désordres, poursuivez et harcelez les troupes anglaises, mais évitez de vexer le peuple et de ne rien faire qui puisse le rendre hostile à la cause Américaine. (1)

—Vous êtes bon, général, interrompit Madeline, et je voudrais que tout Canadien-Français vous entendit prononcer ces paroles de conciliation.

—Comment vous êtes allé à St. Joachim, mais, contez-moi ça général, cela doit être curieux, reprit Madeline d'une voix légèrement tremblotante.

—Mon Dieu, ce récit ne sera pas long, car le petit voyage d'agrément que je fis alors peut se résumer aussi laconiquement que le tour des Gaules de César.

Sur mon passage, j'ai tout brûlé, tout pillé, tout massacré. (2) Mille tonnerre! c'était ma consigne qui le voulait ainsi, et elle me rend furieux ou sentimental à son gré. A preuve, c'est qu'elle faillit me brouiller avec un lieutenant du 78me Highlander.

Ce jeune freluquet s'arrogeait le droit de grâce, et déjà deux habitants, le père et le fils s'étaient mis sous sa haute et puissante protection.

Il me semble encore les voir, les mains dans leurs poches d'habit tout déchiré, le père avec ses grands cheveux blancs friselants au vent, le fils portant tête basse, sa tuque rouge, et se faufilant tous deux dans un champ de blé, que mes hommes avaient oublié de saccager.

Je tenais à faire un exemple, et à montrer au jeune lieutenant Fraser, que l'on ne bravait pas impunément les ordres du général Wolf?

Je fis donc prendre le jeune homme par un sergent de confiance et le fit tuer à coup de tomahawk, sous les yeux paternels.

Puis ce fut le tour du vieux.

Ah! pour celui-là, je fus miséricordieux. Je me contentai de le faire fusiller, ce qui n'empêcha, mon sous-officier en verve, de les scalper tous les deux. (3)

Ah! quels temps c'était là! St. Joachim, Ste. Anne, le Château Richer, l'Ange Gardien, Montmorency, tous ces villages flamèrent comme s'ils eussent été construits en tondre. (4)

On savait faire la guerre alors! c'étaient le canon, la fusillade, la torche qui commandaient, tandis qu'aujourd'hui, il faut y aller prudemment à grands coups de proclamations.

Madeline n'avait pas entendu ces dernières paroles du général. Elle s'était péniblement glissée hors de table, prétextant la fatigue, et avait regagné le fond de ses appartements.

Pourtant qui l'aurait vu se traîner le long du corridor, le front haut, l'œil humide et plein de lueurs jaunes, n'aurait guère trouvé l'épanouissement sur ce visage pâle.

Devant sa pensée, le général Montgommery n'était plus qu'un vil meurtrier, et un étrange frisson passait sur cette frêle charpente de femme.

Deux cadavres muets se dressaient devant elle. Les deux paysans qui sans tombes et sans prières, gisaient enfouis sous les guérets de Saint Joachim, étaient le père et le frère de Madeline Bouvart!

Implacables, ils lui montraient qu'avant tout on se devait à la patrie.

(1) Instructions données à Montgommery et Arnold.—Vie de Washington.—Traduction de Garneau.

(2) There were several of the enemy killed and wounded, and a few prisoners taken, all of whom the barbarous Capt. Montgommery who commanded us, ordered to be butchered in a most inhuman and cruel manner.

(3) Journal relating to the operations before Quebec in 1759, kept by Col. Malcolm Fraser, then lieutenant of the 78th Fraser's Highlanders.

(4) There were several of the enemy killed, and wounded, and a few prisoners taken, all of whom the barbarous Captain Montgomery, who commanded us, ordered to be butchered in a most inhuman and cruel manner; particularly two, who I sent prisoners by a sergeant, after giving them quarter, and engaging that they should not be killed, were one a hot, and the other knocked down with a Tomahawk (a little hatchet) and both scalped in my absence.

Journal of Lieut. Malcolm Fraser, 1759.

(5) We burned and destroyed upwards of 1,400 fine farm houses, for we during the siege were masters of a great part of their country along shore, and parties were almost continually kept out ravaging the country; so that 'tis th't it will take them half a century to recover the damage.

Journal of the expedition up the river St. Lawrence publié dans le New York Mercury du 31 Décembre 1759.

III.

LA NUIT DU 31 DÉCEMBRE 1775.

La neige tombait drue et flaconnieuse. Un vent de Nord-est passait lugubre et mugissant, tordant les faites des chênes et des pins qui se dressaient jadis le long du chemin Saint-Louis.

En haut, il faisait sombre et noir partout, et sur le sol, tant que l'œil pouvait s'étendre, il ne voyait qu'un immense linceul blanc, s'allonger devant lui.

On aurait dit que le ciel croulé, s'en venait demander un point d'appui à la terre.

Les feux du bivouac, étaient enfouis sous les draperies de la tempête, les chiens de ferme hurlaient au néant qui semblait les entourer, tout était triste et poignant dans cette terrible nuit du Nord, et pourtant une femme s'en allait au milieu du chaos.

Seule, en tête-à-tête avec la tourmente, elle allait toujours.

Le vent glaçait son voile, ses cheveux se roidissaient sous le givre, ses mains étaient bleuies par les baisers de l'onglée, son petit pied se retirait péniblement de l'abîme pour retomber dans l'abîme, et sans souci de l'ouragan, isolée dans cet isolement, la pauvrete allait toujours.

Il fallait être trempé de volonté et d'acier pour sortir par un temps pareil, et tantôt débouchant, tantôt se relevant, elle allait toujours, droit devant elle, lorsque tout-à-coup elle s'arrêta, sous un des enlacements de la rafale.

Un qui-vive? imperceptible venait de traverser la tempête.

Alors les ombres se rapprochèrent, un chuchotement se fit entendre et les groupes se perdirent au milieu des immenses spirales de neige que chassait devant lui le terrible Nord-est.

On faisait maigre et monotone vie dans le vieux Québec assiégé, et pourtant il devait commencer à en prendre l'habitude, rendu qu'il était à son cinquième siège.

Ce soir là, la tête courbée sur un monceau de cartes et de paperasses, le général Carleton, dépouillait les rapports de grand-gardes et d'avant-postes. Son front était soucieux, ses joues ridées, et à mesure qu'il lisait, il paraissait se plonger de plus en plus dans la plus profonde des perplexités.

L'ennemi ne faisait pas un mouvement, en ville, on savait qu'il manquait d'argent, de vivres, de munitions, que la maladie et la défection se promenaient dans ses rangs, que les habitants restaient neutres et indécis, et malgré ces informations précises le général Carleton, en homme prudent, s'était décidé à ne pas remuer.

En ce moment d'inquiétude il se demandait si son rival, le général Montgommery, serait du même avis que lui.

Tout surchargé du poids de ce dilemme, le général Anglais s'était levé, avait fait quelques tours dans sa chambre, tisonnant son feu et faisant tout ce qu'un honnête homme peut faire quand il a l'esprit mal à l'aise, lorsqu'un léger coup retentit à la porte.

Un aide-de-camp entra.

—Mon général, dit-il, une femme désire vous parler.

—Diable! il se fait tard capitaine, pour écouter encore des réclamations, la journée s'est passée à cette besogne et voilà que l'on me gruge ma nuit. Savez-vous ce qu'elle veut cette femme?

—Elle assure qu'elle a quelques importantes choses à vous communiquer, et vous prie de l'admettre sur l'heure, mon général.

—C'est différent alors, faites entrer capitaine. Madeline Bouvart toute frisonnante de froid et de vengeance apparut sur le seuil.

—Quoi! mademoiselle, s'écria Carleton, vous ici! mais à quel heureux hasard dois-je attribuer l'honneur de cette visite?

—Veuillez le croire, ce n'est pas à votre proclamation, général; mais comme je ne viens pas vous apporter ici ma rancune, vous me permettez d'aller droit au but de ma visite. Cette nuit l'ennemi tente l'assaut de la ville, à l'heure qu'il est ses colonnes sont en marche, et comme le temps presse, je serai laconique, ce qui vous surprendra, de la part d'une femme.

Alors Madeline se prit à lui donner les détails du plan que Montgommery avait communiqué au colonel Levingston.

A mesure qu'elle parlait, le front du vieux général devenait radieux. Si Carleton avait la prudence je ne dirai pas de Fabius, ça sent un peu l'antique, mais j'écrirai, de plus d'un ministre de ma connaissance, en revanche, à ses heures, il ne détestait pas humer les parfums de la poudre. Depuis trois jours, déjà, il flairait cette attaque, mais son caractère indécis ne pouvait s'arrêter sur une certitude. Madeline Bouvart venait de la lui faire toucher, et revêtant de suite son caban en fourrures, et passant son épée, il se mit en devoir de sortir.

—Quant à vous, mademoiselle, dit-il, en lui offrant galamment le bras, je vais vous remettre aux soins bienveillants de madame Campbell, une brave femme, qui se mettra en quatre pour vous.

Et comme sous la broderie de son dolman il sentait battre le petit cœur de Madeline il ajouta tout affectueusement:

—Vous qui avez été si brave, n'allez pas du moins vous effrayer du tintamarre de cette nuit. Nous ferons bonne et loyale garde, puis demain, s'il fait beau, en faisant la promenade

je vous montrerai comment on a su repousser les traitres et les déserteurs du vieux drapeau anglais.

—Général, répliqua gravement Madeline, soyez sans inquiétude sur mon compte; une amie m'attend précisément ici, dans cette maison blanchâtre que vous voyez là à côté du château St. Louis. Bonsoir général.

—Bonsoir mademoiselle, rêvez que nous avons la victoire et la paix.

Et le vieux général s'éloigna.

Madeline tira alors de dessous sa mante un pistolet d'arçon, et l'examina en se disant:

—Allez toujours général, vous n'avez affaire qu'au général Montgommery, tandis que moi j'ai à faire justice de l'envahisseur de mon pays et du meurtrier de ma famille.

Et elle descendit par la côte de la Montagne, vers la rue Champlain.

A quatre heures du matin, toutes les colonnes ennemies étaient parvenues au rendez-vous assigné. (1)

Rien, à l'intérieur de la ville, ne décelait que l'on s'était aperçu de leur présence. Rien au dehors n'indiquait à l'ennemi que l'éveil était donné et partout les postes avaient été doublés.

Tout à coup deux fusées montèrent dans le ciel noir, et ce fut là le signal.

Alors la ville s'enveloppa dans une ceinture de fer et de feu. Partout les détonations se croisaient. La porte St. Louis tremblait sur ses gonds, le Sault au Matelot versait la mitraille sur Saint-Roch. La porte St. Jean s'éclairait de sinistres lueurs. Une pluie de balles et de boulets s'engouffrait par la rue Champlain, et frappant les rocs et les aspérités du cap Diamant, fisoissait projectile sur projectile, et Québec tout rajeuni sentait couler fièrement son sang dans sa veine large et généreuse, et retrouvait son indomptable ardeur militaire. La cannonade mêlait ses notes basses aux crépitements de la fusillade, et la mort semblait planer suspendue au haut de l'aile de la tempête qui passait toujours, emportant dans ses replis l'année finissante, et tenant à mêler à la poussière de ses vanités, beaucoup de sang et beaucoup de sanglots.

Il en fut ainsi jusqu'à la matinée, puis tout se refit paix et silence.

Québec était sauvé des horreurs du sac et du pillage.

Dans la journée on déblaya la neige autour des morts.

Presqu'au pied de la barricade de Près-de-ville on trouva le général Montgommery, tout ensanglanté et tout roidi par le froid. A ses pieds gisaient onze cadavres, et parmi eux était une femme, qui avait eu l'épaule arrachée par un boulet.

C'était Madeline Bouvart.

Elle était morte pour une grande cause, en priant Celui qui pardonna sa sainte patronne, la blonde Madeline de la Thébaidé.

Dieu juge plus haut que les hommes, et en compensation de l'oubli des vivants, il lui a gardé les consolations éternelles.

Carleton négligea l'humble nom dans ses dépêches, Québec ne fut pas reconnaissant, et l'histoire est restée muette sur l'héroïsme de la pauvre femme qui, sans guide, sans protection, sans conseil, ne trouva devant elle que la flat-terie, la méchanceté, le mensonge humains, et ne put vraiment donner sur terre, que ce qu'elle avait au fond de l'âme, le dévouement et la prière.

FAUCHER DE SAINT-AURICE.

1 Garneau.

PLAISANTERIE DE LOUIS XIV.—Un jour Louis XIV dit le plus sérieusement du monde, à un seigneur de sa cour dont il connaissait l'ambition démesurée: "Savez-vous l'espagnol?" "Non, Sire."—"Tant pis." Ce seigneur crut qu'en apprenant vite cette langue il parviendrait à être ambassadeur.

Il s'en occupa le jour et la nuit, et la sait en très peu de temps. Se présentant alors devant le monarque: "Sire, j'ai appris l'espagnol." "Le savez-vous au point d'en entendre parfaitement les tournures et les finesses?" "Oui, Sire." "Je vous en félicite. Eh bien! vous pourriez lire 'Don Quichotte' dans l'original."

COMPLÈTEMENT VRAI.—La médecine indienne, connue sous le nom de Grand remède et pillules Shoshonees, sera reconnue comme étant le curatif le plus certain et le purificateur du sang lorsque le printemps, après un long et rude hiver, ouvre de nouveau les pores de la peau, et qu'un altératif est nécessaire pour faire sortir les impuretés du corps à travers ces passages naturels. Le remède et les pillules peuvent être recommandés avec certitude comme le moyen le plus certain, le moins dangereux et le plus aisé pour atteindre le but désiré, sans affaiblir les plus délicats ou incommoder les plus faibles. Lorsqu'à cause de fréquentes fraîcheurs ou d'un atmosphère impur, le sang devient mauvais et la sécrétion vicieuse, cette médecine offre un moyen prompt et efficace pour purifier le premier et améliorer celle-ci; on peut dire franchement de cette célèbre médecine indienne qu'elle fait disparaître radicalement du système tous les éléments corrompus et en désordre.

DECES.

A Montréal, le 3 courant, à l'âge de 9 ans et 5 mois, Chs. Joseph-Timothée-Isaïe-Monjean, enfant de Chs. Monjean, maître des quais du Canal Lachine.

FERD. GAGNON,

Rédacteur, et Gérant pour les Etats de la Nouvelle-Angleterre (Vermont, Maine, New-Hampshire, Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island) et l'Etat de New-York.

WORCESTER, MASS. JEUDI, 11 AVRIL, 1872.

PLATTSBURGH, N.Y.

C'est une ville où nos compatriotes ont plus d'influence dans les affaires locales que partout ailleurs. Voici les noms de quelques uns qui occupent des charges publiques. Tous savent faire honneur au nom canadien. Siméon Delorme, inspecteur de douane; Paul Girard, secrétaire de l'assesseur du revenu, secrétaire de la ville et de la municipalité de Plattsburgh, notaire, etc.; Pierre St. Louis, conseiller; Pierre Sénécal, surintendant des pauvres; Louis Sénécal, gardien de la maison des pauvres; Damien Laforce, collecteur des taxes; Moïse Bourdon, J. Bte. Hogue, constables; Ed. Reno, officier du département des pauvres; Jas. Laporte, collecteur; J. B. Trudeau, notaire. 7 d'entreux sont du parti républicain, et 4 du parti démocrate.

EN FUMANT.

Voici, sous forme de petits vers, une définition assez originale du PEUPLE :

Je suis tout et je ne suis rien ;
Je fais le mal, je fais le bien ;
J'obéis toujours quand j'ordonne,
Je reçois moins que je ne donne,
En mon nom, on me fait la loi
Et quand je frappe, c'est sur moi !

Je lis dans un journal américain le joli trait suivant : Il y a un homme, à Chicago, qui a fait vœu, en 1860, qu'il ne se raserait que lorsque M. Douglas serait président des Etats-Unis. M. Douglas est mort sans avoir été président, et l'homme de Chicago continue à observer son vœu. Sa barbe a aujourd'hui huit pieds de long !!!

L'homme prudent a quelque chose de l'épingle : sa tête l'empêche d'aller trop loin.

Il y a une différence notable entre un médium et un buveur d'alcool : le premier fait paraître les esprits, le second les fait disparaître.

En discussion, il ne faut pas chercher à prouver à l'adversaire qu'il a tort, mais qu'il n'a pas entièrement raison. Et ce n'est pas seulement une tactique, c'est une vérité. (P. F. G.)

La coquette est une femme qui vous donne carte blanche à condition de ne pas la noircir.

Dans un salon.—Quelle est la plus charmante qualité chez une jeune fille ?
—Celle qu'elle ne sait pas avoir.

Malheur à ceux qui remuent le fond d'une nation.

Certains hommes se déshabituèrent si bien d'avoir des opinions à eux qu'ils finissent par ne plus oser avoir chaud ou froid avant d'avoir consulté le thermomètre.

Un mari se dispute avec sa femme.
—Si tu fais entendre un mot de plus, dit la femme en riant, je te jette une cruche à la figure.

—Viens m'embrasser, répond le mari.
La femme s'empresse d'appuyer son front sur les lèvres du mari.

Voilà la menace accomplie ! s'écrie l'époux.

Définition du serpent : "une grande chose qui a une grande queue jusqu'à la tête."

Le lait est notre première nourriture. Ce que nous prenons en dernier lieu c'est la bière.

COURTE-HEUSE.

COMMENT ON ADMINISTRAIT LA JUSTICE AUTREFOIS.

Faits intéressants publiés dans l'Album de la Minerve sous la signature "CHARLES ABEAU."

Il existe encore nombre de gens qui ont vu fesser des condamnés. Une anecdote, à ce sujet, m'a été racontée par un témoin oculaire :

Vers 1820, un jeune homme, à l'apparence mala live, était attaché au poteau, le buste nu, prêt à recevoir les caresses du "chat." Survient un Sauvage qui regarde un instant l'appareil du supplice, s'en rend compte, fend la foule et s'adresse au bourreau :

—Frère, vas-tu le fesser ben longtemps, lui ?
—J'ai ordre de lui infliger six coups, fut la réponse.

—Oui, oui, reprend le Sauvage, avec le ton dolent particulier à sa race, deux fois plus que six, ça fait quinze, hein, frère ?

—Non pas ! ça fait douze. Mais qu'est-ce que tu me veux ? laisse moi plutôt faire mon devoir....

—Arrête, arrête, tu vas le faire, ton devoir....
Et le Sauvage, laissant tomber prestement son capot, enleva sa chemise en un tour de main.

—Voyons donc ! lui dit le bourreau, es-tu fou ?
—Moi pas fou.... tu dis que ça fait douze—eh bien, donne-moi douze coups—et pis laisse l'enfant tranquille.

La scène intéressait vivement les spectateurs. Contre l'habitude du temps, on commençait à partager la sympathie du Sauvage pour la victime d'une loi barbare.

Pour couper court à toute manifestation, un juge de paix qui était présent, donna ordre au bourreau de délivrer le jeune homme et d'attacher son libérateur à sa place, faisant signe en même temps de ne frapper que quatre coups au lieu de six.

Le Sauvage se prêta à la manœuvre avec tout le stoïcisme imaginable. Après chaque coup, on entendait sa voix sourde qui comptait :

Une... Deux... Trois... Quatre.

Une pause. L'exécuteur s'était arrêté.

—Allons, frère, un petit coup de cœur, dit le Sauvage en détournant la tête pour encourager le bourreau du regard et de la voix.

—C'est fini, dit celui-ci, je vais te détacher.

—Ben non ! ben non ! t'as fessé quatre fois. Pas douze. Je sais compter !

On eut quelque peine à lui faire comprendre qu'il était définitivement déchargé du reste de la punition.

En 1766, à Québec, une femme fut fouettée "pour avoir emprunté une cuillère d'argent d'un monsieur de cette ville, sans permission et sans intention de la rendre." C'est la Gazette de Québec qui parle ainsi. Voici un autre fait qu'elle nous rapporte :

Louis B., accusé d'avoir volé une hache et autres menus articles, est condamné à être fouetté derrière une charette, depuis la porte du palais de justice jusqu'à Saint-Roch (de Québec) et de là en revenant au point de départ.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'un individu Jean M., condamné à la peine de mort pour le vol d'une paire de culottes, servit de bourreau à Louis. Puis, quand vint le tour de Jean, il fut fouetté par Louis.

Il est à croire que de part et d'autre on sut se ménager. Les petits présents entretiennent l'amitié.

Ce n'est pas une vaine surcharge de parole que cette expression "jusqu'à ce que mort s'en suive" que le juge prononce invariablement après les mots "pendu par le cou."

Il y a une soixantaine d'années, un homme fut exécuté à Trois-Rivières, et en cette circonstance, on a eu l'occasion de comprendre la portée du sens que la loi attache à la formule de condamnation.

L'échafaud avait été établi en dehors de la ville, sur la grande route, à l'endroit où le gros ruisseau de la Commune la traverse pour se jeter au fleuve à deux arpents de là. Un grand nombre de personnes étaient venues des paroisses voisines en canots, de sorte que le rivage était bordé d'embarcations. La foule remplissait l'espace vide comprise entre la route et le bord de l'eau.

L'exécution marcha régulièrement jusqu'au moment où la trappe s'abattit sous les pieds du condamné et qu'il tomba lui-même du haut de la corde passé à son cou. Mais alors un spectacle étrange s'offrit aux yeux des assistants. Le corps du supplicié s'agitait par soubresauts et piroitait au bout de la corde qui s'étirait, s'étirait, s'échiffait, s'échiffait, s'échiffait—et finit par se rompre bel et bien !

Un cri immense, expression du soulagement de plus de mille poitrines oppressées, retentit dans l'air.

Le pendu était tombé accroupi ; il se releva, tira machinalement le bonnet qui lui couvrait les yeux, et se mit en devoir de dénouer la corde qui le tenait au cou.

En ce moment, du sein de la foule, où des murmures commençaient à s'élever, on entendit des voix d'hommes qui criaient :

Sauve-toi donc ! mais sauve-toi donc ?

Le malheureux, encore abasourdi par sa chute et d'ailleurs imparfaitement orienté jusque là, parut recouvrer tout-à-coup sa raison. Il laissa retomber derrière son dos le bout de corde, et prit sa course dans la direction de la foule.

Tout le monde se figurait plutôt qu'il allait se lancer du côté opposé, vers les bois qui n'étaient guères qu'à trois ou quatre arpents de l'échafaud.

Quand on le vit entrer dans la foule, un hurrah partit de toutes les bouches, et les mots : "place, place, laissez passer !" éclatèrent de partout à la fois.

Ce que je viens de décrire s'est passé en quelques secondes, comme bien on l'imagine.

Le shérif, fut le premier à se remettre de la secousse, se rappelant que la loi dit : "jusqu'à ce que mort s'en suive," et que sa responsabilité était engagée pour l'entier accomplissement de la sentence.

Enfourchant son cheval, il se darda sur les traces du fugitif.... mais la foule s'était refermée.... et ne voulait plus se rouvrir !

Force lui fut donc de faire un détour.

Pendant ce manège il criait de sa plus belle voix : "dix louis!... quinze louis!... à celui qui le prendra!"

Plus l'évadé gagnait du terrain, plus il haussait le chiffre de la récompense : "vingt louis!... vingt louis!... vingt louis!...." un peu comme un encanteur qui va adjuger sa marchandise.

Personne ne bougeait. Quelques cris partaient de ci, de là, pour encourager le fugitif qui, en ce moment, avait atteint la rivière et poussait un canot au large.

"Vingt-cinq louis!... vingt-cinq louis!...." hurla le shérif.

Un nommé B... qui se trouvait parmi les spectateurs les plus rapprochés de la grève, ne put résister à l'éloquence de ce dernier chiffre. Il courut à une embarcation et atteignit sa victime, qui n'avait pas eu le temps de saisir les rames, et qui fut rependue, séance tenante, au moyen d'une corde neuve—"jusqu'à la mort."

Et B...! demandez vous.

Je crois qu'il toucha les vingt-cinq louis, mais la réprobation populaire lui fit payer chèrement cette récompense. Allait-il chez le boucher, il n'y avait pas de viande pour lui. Chez l'épicier, la même chose se répétait. Personne ne voulait plus le saluer. Les gamins l'attaquaient en tous lieux. Au marché, les habitants se le montraient du doigt. Partout autour de lui un cercle isolateur se formait. Il était devenu un objet de répulsion générale.

Huit mois ne s'étaient pas écoulés qu'il avait vendu deux maisons qu'il possédait en ville, et qu'il allait se fixer à Montréal, où personne ne le connaissait.

Oyez, oyez, oyez !

J'ai fait mon possible pour être gai tout le long de cet article coulé de fil blanc ; si je n'ai pas réussi, le lecteur de l'Album m'exécutera dans la rigueur de sa justice, mais d'avance, sous forme d'amende honorable et sans attendre la question ordinaire ou extraordinaire, je promets que je ne recommencerai plus. S'il le faut, je composerai même une complainte triste et lamentable pour enterrer mon article.

CHARLES ABEAU.

—Apprenez-moi, disait un gascon, où demeure, dans cette rue, monsieur Cheval ? Monsieur, lui dit un artisan, il n'y a point d'homme de ce nom dans cette rue ; mais vous êtes devant la porte de monsieur Poulin.—Eh ! c'est cela, ajouta-t-il ; mais depuis dix ans que je l'ai vu, il a bien eu le temps de changer de nom. Je le vois, il fait encore le jeune. On dirait bien que cela s'est passé dans le comté de Rouville.

Voici quelques détails sur un crime qui vient de mettre en émoi Toulouse et les environs :

Le sieur Salles (Saturnin), propriétaire et marchand de vins, habitait avec sa femme, beaucoup plus âgée que lui, une maison d'assez belle apparence, au lieu dit Enjacca, dans la commune de Colomiers.

La femme Salles avait l'habitude de se coucher aussitôt le repas du soir terminé. Son mari allait alors à l'écurie pour soigner le cheval.

Mardi soir, les choses s'étaient passées comme d'habitude, et c'est au moment où Salles se trouvait à l'écurie qu'il a été surpris et saisi par deux hommes qui lui ont coupé le cou au moyen d'un rasoir dont ils lui ont porté plusieurs coups.

La femme, entendant les râles de son mari, crut qu'il avait été frappé d'un coup de pied de cheval et se leva aussitôt pour lui porter secours. Au moment où elle se trouvait dans le passage qui conduit à l'écurie, la pauvre vieille femme fut saisie à son tour par les deux assassins, qui cherchèrent à étouffer ses cris en lui mettant les mains sur la bouche en voulant l'étrangler.

Mais les cris de la femme Salles furent heureusement entendus : un voisin accourut, et les deux brigands, se voyant découverts, n'ont eu que le temps de lâcher leur seconde victime et de prendre la fuite à travers champs.

Les magistrats du parquet de Toulouse se sont transportés hier matin sur les lieux, où ils sont restés toute la journée. Une instruction minutieuse est commencée, et grâce aux renseignements recueillis, on a l'espoir d'être bientôt sur les traces des deux assassins.

Deux individus fortement soupçonnés d'être les auteurs de ce crime viennent, du reste, d'être arrêtés.

L'un d'eux, saisi par la gendarmerie au moment où il demandait à un barbier de la ville de faire tomber sa barbe, aurait, dit-on, fait quelques aveux. "C'est moi qui ai tenu la lanterne, mais je n'ai pas frappé."

La justice fait activement rechercher un nommé F..., sujet espagnol, sur qui pèsent de graves présomptions. Le bruit court que le principal coupable est déjà entre les mains de l'autorité.

TERRIBLE TREMBLEMENT DE TERRE EN CALIFORNIE, DANS LE MOIS DE MARS.—C'est dans le comté d'Inigo, à 400 milles au sud est San-Francisco, que le tremblement de terre s'est fait sentir avec le plus de violence.

Le village de Cerro Gordo est en partie détruit : un homme a péri. A Lone Pine, les secousses ont été épouvantables. Toutes les maisons sont renversées ; elles ont enseveli sous leurs débris une grande partie de la population. Trente personnes ont été tuées sur le coup et plus de cent blessées. La première secousse était accompagnée d'une détonation très forte, quoique sourde. Ensuite plus de de trois cents secousses successives ont été observées. La terre tremblait presque constamment. Dans la vallée voisine une crevasse s'est produite qui, à certains endroits, a plus de quarante pieds de large. Cette crevasse se prolonge jusqu'à trente cinq milles de Lone Pine.

La région de Lone Pine est habitée seulement par des ouvriers employés aux mines d'argent. A la première nouvelle du désastre, les Indiens des environs se sont enfuis ; ils craignent un bouleversement général analogue à celui qui, d'après leurs traditions, s'est produit il y a plusieurs siècles, et a créé la vallée de la rivière Owen dans une partie du pays où il y avait auparavant une chaîne de montagnes.

"Depuis le tremblement de terre de 1812, qui a détruit les missions de San Juan et de la Purissima, on n'avait pas vu en Californie de phénomène aussi terrible."

Au moyen-âge, vivait en la ville de Tours un notable bourgeois, aimant fort le rire et se roulant à plein foin dans la goguenardise. Mathieu Bringuenille était son nom.

Un matin, — c'était le premier avril — tout en enfilant ses chausses de festanie, il se dit : — Pâques-Dieu ! je me sens en verve aujourd'hui ; il faut que j'invente une bourde qui fasse courir toute la ville.

Et il descendit dans la rue. — Trois minutes après il rencontra son ami Bridaine.

— Tu ne sais pas la nouvelle ? Devant la porte de Ribaud Trousse-Lard il y a un petit poulet qui vient de sortir de l'œuf... avec une tête de poisson !!

— Une tête de poisson !!! pas possible !
Et Bridaine de courir du côté de chez Ribaud Trousse-Lard, pendant que Mathieu Bringuenille se frottait les mains et accostait un second Tourangeau :

— Vous n'allez pas voir la grande affaire de Ribaud Trousse-Lard ? Tout le monde y est. Une poule qui vient de faire éclore un gros poisson au lieu d'un poulet !

Le Tourangeau prit le chemin de chez Ribaud, et Mathieu Bringuenille continua, semant sa nouvelle à tort et à travers. Enfin, le bruit se répandit tant et si bien, qu'en un instant toute la population, hommes, femmes et enfants, courut au grand galop chez Ribaud Trousse-Lard pour voir le petit requin qui était sorti d'un œuf de poule et qui chantait comme un chantre de cathédrale.

Mathieu Bringuenille rentra chez lui en disant comme Titus : — Frandienne ! je crois que je n'ai pas perdu ma journée.

Comme il se mettait à table, il entendit les flots du peuple qui arrivaient tumultueusement dans sa rue. Notre homme était curieux, il se mit la tête à la fenêtre et demanda ce que c'était. Un homme lui cria :

— Venez donc ! c'est une poule de Ribaud Trousse-Lard qui a fait un œuf, et de l'œuf il est sorti un grand requin qui a déjà dévoré on ne sait pas combien de personnes !

— Par le Sambregoi ! pourtant, si c'était vrai ! exclama Mathieu Bringuenille. Faut que j'aille voir !

Et lui aussi il courut tout haletant chez Ribaud Trousse-Lard.

On nomma ce gigantesque canard un poisson d'avril, et celui-là fut le premier.

Madame C... emmena hier sa petite fille faire une visite dans le faubourg Saint-Germain.

L'enfant (elle a quatre ans), en fait de promenade, ne connaît encore que le Jardin des Plantes, et, chaque fois qu'elle passe la Seine, se figure qu'on la mène voir la ménagerie.

En traversant le pont des Arts, l'enfant était tout heureuse ; devant l'Institut, elle s'arrêta, et tendant son petit doigt :

—Maman, est-ce qu'il y a des bêtes là-dedans ?

Quoi, disait un jeune parisien à un gascon de ses amis, il y a six mois que votre maîtresse est morte, et vous la pleurez encore ? Comment, si je la pleure encore ? s'écria le gascon, après six mois ! je la veux preurer quatre-vingts ans. J'ai embaumé ma douleur pour la rendre éternelle.

NAINS REMARQUABLES.—Élian rapporte que du temps de Philippe de Macédoine, vivait un nommé Philetas Cous, qui était si petit et si léger, qu'on lui garnissait de plomb ses souliers, afin qu'il ne fût pas emporté par le vent.

“Les nains portent dans un petit corps de généreux courages.” En voici un exemple: L'armée du duc d'Anjou avait un général appelé le comte Pichenin, qui est un diminutif de Picolin, très-petit. C'était un des plus courageux hommes de son temps. Il gagna deux victoires en Italie contre le roi d'Aragon. On dit de ce général, qu'étant à une entrevue avec le roi d'Albe, ce roi qui était aussi grand que l'autre était petit, pour ne pas se courber trop bas, le prit par dessous les bras comme un enfant, et l'éleva jusqu'à son visage pour l'embrasser.

Au mois d'octobre 1686, le roi Louis XIV, étant à Fontainebleau, on lui présenta un petit homme dans un plat d'argent, couvert d'une serviette. Ce petit homme se leva et fit son compliment au roi, disant qu'il était le plus petit de tous ses serviteurs, mais qu'il était aussi le plus humble et le plus obéissant; il avait de la barbe et seize pouces de hauteur; il était alors âgé de trente-six ans.

Il s'est fait en 1766, près d'Herford, dans le comté de Galway, un mariage assez singulier entre le sieur Jean Ford, et la demoiselle Bidd Carr, personnages remarquables par la petitesse de leur structure. Le sieur Ford, âgé de vingt ans, avait quarante-deux pouces de haut, et la demoiselle Carr qui touchait à sa vingt-troisième année, n'avait pas plus de trente-neuf pouces.

CANAL LACHINE.

AVIS est par la présente donné, que l'eau sera restituée du Canal Lachine le dix (10) courant, ou aussitôt que les réparations pourront avoir lieu, et sera retenue jusqu'à ce que les réparations nécessaires soient complètes

Par ordre.
(Signé) **JOHN G. SIPPELL.**
Ingénieur résident.
3-15 c

AVIS.

UNE DAME AMÉRICAINE ayant de l'expérience dans l'enseignement, demande une situation dans une école ou dans une famille en Canada. pour enseigner les diverses branches de l'instruction anglaise et la musique, à raison d'une faible rétribution et dans le but d'avoir une occasion d'apprendre le français.

Adresse : **BOITE 301 PLATTSBURGH, New York.**

C. T. BERNIER

LE plaisir d'annoncer à ses amis et au public qu'il vient d'ouvrir un magasin de nouveautés au No. 167, Rue St. Joseph, près du Carré Chaboillez. La plus grande partie de ses marchandises ayant été achetées directement sur les marchés Européens, est une garantie suffisante pour le public des avantages qu'il trouvera à son établissement. Il attire tout particulièrement l'attention des familles, ainsi que des marchands de la campagne sur les départements suivants où ils trouveront de grands avantages.
DRAP, TWEEDS, SOIE NOIRE, ETOFFE A ROBE, INDIENNES, COTON JAUNE ET BLANC, COTON A DRAPS, SERVIETTES, ETC., ETC.
2-15 m **C. T. BERNIER.**

Ecole Spéciale de Télégraphie.

89—RUE ST. JACQUES, MONTREAL—89
Le but de cette Institution, la seule de ce genre dans toute la Puissance, est de former des jeunes gens à la science de la Télégraphie, afin de procurer d'habiles Opérateurs aux nombreuses lignes projetées et à celles maintenant en construction. A une époque qui n'est pas très-éloignée, plus de cent cinquante Opérateurs trouveront des emplois lucratifs. L'Ecole de Télégraphie fait appel aux jeunes gens de 14 à 30 ans et aux jeunes personnes du même âge qui auraient des dispositions pour l'étude de cette science.

Les Elèves doivent savoir bien lire et écrire l'anglais. Trois mois d'assiduité en classe suffisent pour devenir bon Opérateur. Des sujets sortis de l'Ecole, et qui aujourd'hui occupent de bonnes positions, prouvent cet avantage.

Les Professeurs attachés à l'Etablissement sont des hommes émérites et choisis parmi ceux qui ont acquis de grandes connaissances dans la théorie comme dans la pratique de la Télégraphie.

L'Ecole possède tous les instruments télégraphiques au grand complet. Ils sont fournis gratuitement aux Elèves. De vastes salles d'études, parfaitement aménagées, sont disposées pour les personnes des deux sexes, qui y trouveront tout le confort désirable.

Outre les petites lignes télégraphiques à l'usage des Elèves, dans l'intérieur de l'Etablissement, l'Ecole a à sa disposition, la ligne régulière appartenant à l'administration des journaux "Canadian Illustrated News," "l'Opinion Publique," "The Hearstone," ligne qui relie ses bureaux de la Côte de la Place-d'Armes aux ateliers du Faubourg St. Antoine. Les Elèves qui commencent leurs études à l'Ecole les terminent sur cette ligne, qui fonctionne admirablement bien, et qui leur donne, par conséquent, l'inappréciable avantage de se perfectionner et d'acquiescer l'expérience et la connaissance pratique de la Télégraphie.

Les Elèves qui savent se distinguer obtiennent des certificats de capacité. Dans ce cas, l'Ecole se charge de les placer dans les meilleures conditions possibles.

Prix d'entrée: \$30.00. Aucune somme supplémentaire ne sera exigée des élèves qui ne pourront terminer leurs études dans le cours de 3 mois; il leur sera permis de fréquenter l'Etablissement pendant tout le temps qui sera jugé nécessaire.

Pour tous autres renseignements, s'adresser à **CHS. L. BOSSÉ, Directeur, Côte de la Place-d'Armes, No. 3.**
3-10 t

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

MÉDAILLE DE 1ÈRE CLASSE, ALFRED LABARRAQUE & CIE.

QUINIUM LABARRAQUE

Approuvé par l'Académie Impériale de Médecine à Paris.

Le Quinium Labarraque est un vin éminemment tonique et fébrifuge destiné à remplacer toutes les autres préparations de quinquina.

Les vins de quinquina ordinairement employés en médecine se préparent avec des écorces de quinquina dont la richesse en principes actifs est extrêmement variable: de plus en raison de leur mode de préparation, ces vins ne contiennent que des traces de principes actifs.

Le Quinium Labarraque approuvé par l'Académie de médecine, constitue au contraire, un médicament de composition déterminée, riche en principes actifs, sur lequel les médecins et les malades peuvent toujours compter.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA: DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal, Ed. GIROUX, Québec.

GOUDRON DE GUYOT.

Liquor Concentrée et Titree.

M. Guyot est parvenu à enlever au goudron son acreté et son amertume insupportables et à le rendre très soluble. Mettant à profit cette heureuse découverte, il prépare une liqueur concentrée de goudron, qui, sous un petit volume, contient une grande proportion de principes actifs.

Le Goudron de Guyot a donc tous les avantages de l'eau de goudron ordinaire, sans en avoir les inconvénients. Il suffit d'en verser une cuillerée à café dans un verre d'eau

pour obtenir à l'instant un verre d'excellente eau de goudron sans goût désagréable. Chacun peut ainsi préparer soi-même son eau de goudron au moment du besoin, ce qui offre économie de temps, facilité de transport et évite le manquement si désagréable du goudron.

Le Goudron de Guyot remplace avec avantage bien des tisanes plus ou moins inertes, dans les cas de rhumes, bronchites, toux, catarrhes.

Le Goudron de Guyot est employé avec le plus grand succès dans les maladies suivantes:
EN BOISSON:— Une cuillerée à café pour un verre d'eau, ou deux cuillerées à bouche par bouteille:
BRONCHITES, CATARRHE DE LA VESSIE, RHUMES, TOUX OPINIATRE, IRRITATION DE POITRINE, COQUELUCHE.

EN LOTIONS:— Liqueur pure ou étendue d'un peu d'eau.

AFFECTIONS DE LA PEAU, DEMANGEAISONS, MALADIES DU CUIR CHEVELU.

EN INJECTIONS:— Une partie de liqueur et quatre d'eau.—Efficacité toute spéciale.

ECOULEMENTS ANCIENS OU RÉCENTS, CATARRHE DE LA VESSIE.

Le Goudron de Guyot a été expérimenté avec un véritable succès dans les principaux hôpitaux de France, de Belgique et d'Espagne. Il a été reconnu que, par les temps chauds, il constitue la boisson la plus hygiénique, et surtout pendant les temps d'épidémie.—Une instruction accompagne chaque flacon.

PRIX DU FLACON: 2 FRANCS.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA: DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal—Ed. GIROUX, Québec.

CHARBON DE BELLOC.

Approuvé par l'Académie Impériale de Médecine le 27 Décembre, 1849.

C'est surtout à ses propriétés éminemment absorbantes, que le Charbon de Belloc doit sa grande efficacité. Il est spécialement recommandé contre les affections suivantes:

CASTRALGIES, DYSPÉPSIE, PYROSIS, AIGREURS, DIGESTIONS DIFFICILES, CRAMPES D'ESTOMAC, CONSTIPATION, COLIQUES, DIARRHÉE, DYSSENTERIE, CHOLÉRIQUE.

MODE D'EMPLOI.—Le Charbon de Belloc se prend avant ou après chaque repas, sous forme de Poudre ou sous forme de PASTILLES. Le plus souvent, le bien-être se fait sentir dès les premières doses. Une instruction détaillée accompagne chaque flacon de poudre et chaque boîte de pastilles.

PRIX DU FLACON: 2 FRANCS.

PRIX DE LA BOITE: 1 FRANCO 50.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA: DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal—Ed. GIROUX, Québec.
3-14 m

LE CHRIST EN CROIX

MAINTENANT en exposition et à vendre à très bon marché, chez M. N. Rhéaume, No. 75, Grande Rue St. Laurent, une magnifique peinture à huile représentant le Christ en Croix, et de dimensions suffisantes pour le Maître Autel d'une Eglise.
Cet admirable tableau a été reconnu comme un chef-d'œuvre par tous les meilleurs artistes de Montréal. 3-14 d

MANUFACTURE CENTRALE DE MARBRE.
61—RUE ST ALEXANDRE—61
(Vis-à-vis l'Eglise Saint-Patrice.)

TANSEY & O'BRIEN, SCULPTEURS.

MANUFACTURIERS de toutes sortes de monuments en pierre et en marbre, devants de cheminée, dessus de meubles, marbres pour tombeurs, Autels, etc., etc. 3-14 l

H. P. LABELLE,

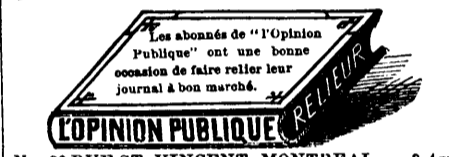
MAGASIN DE



MEUBLES,
91
RUE ST. LAURENT,
3-8 l

UNE BONNE CHANCE. Un médecin établi depuis une quinzaine d'années dans une des bonnes paroisses au Nord du St. Laurent, céderait sa place à un confrère qui ferait l'acquisition de l'emplacement qu'il occupe actuellement. C'est une propriété bien bâtie et ornée de plantations nombreuses; la maison spacieuse, chaude, est divisée en douze appartements presque tous peints. Les dépendances offrent beaucoup de commodités.
A proximité des chars et de la navigation. S'adresser à ce bureau. 3-8 t

J. D. NORMANDIN, RELIEUR, REGLEUR ET J. MANUFACTURIER DE LIVRES BLANCS.



No. 36 RUE ST. VINCENT, MONTREAL. 3-4 m

A. BELANGER

MAGASIN DE



MEUBLES
276, Rue Notre-Dame
MONTREAL.

SOCIÉTÉ DE CONSTRUCTION METROPOLITAINE.

LE LIVRE D'ACTION de cette SOCIÉTÉ a été déposé entre mes mains et sera ouvert aux souscripteurs le et après le premier Mars prochain.
ALFRED BRUNET,
38, Rue St. Jacques.
Montréal, 26 Février 1872.—3-9-1

AVIS AUX CONTRACTEURS.

DES SOUMISSIONS cachetées adressées au sousigné seront reçues à ce bureau jusqu'à Mardi, deuxième jour d'avril à Midi, pour l'exécution et les travaux de tailleurs de pierre requis pour entrées de Barrière, Mur d'Encointe, etc., etc., des Bâtiments Publics à Ottawa.

Les plans et spécifications peuvent être vus à ce bureau le ou après Lundi le 18 courant, où toutes informations nécessaires peuvent être obtenues. Les signatures de deux personnes solvables et responsables voulant devenir cautions pour le dû accomplissement du contrat doivent être attachées à chacune des Soumissions.

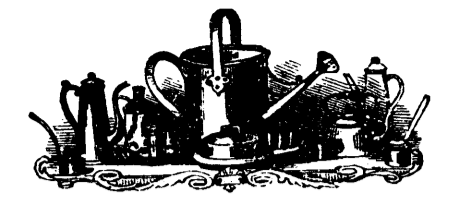
Le Département ne sera pas obligé d'accepter la plus basse ni aucune des soumissions.
F. BRAUN,
Secrétaire.
Département des Travaux Publics, }
Ottawa, 11 mars 1872. } 5-12 c

THOMAS MUSSEN,

Marchand en Gros et en Détail de **SOIERIES** et **POPELINES IRLANDAISES,** **GANTS D'ALEXANDRE,** et autres Fabricants de renom,
TAPIS ET PRELATS DE CHOIX, De Velours, Bruxelles ou Tapestry,
ORNEMENTS D'EGLISES, Tentures pour Salons, Franges en Soie, etc., 257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. 2-21 m

F. X. BEAUCHAMP,

(Successor de D. Smilie.)
BIJOUTIER ET IMPORTATEUR DE PIERRES PRECIEUSES.
134—RUE ST. FRANCOIS-XAVIER—134
2-45 m



ATELIERS DE FERBLANTIERS ET PLOMBIERS.—Enseigne de la grosse Cafetière rouge, 98 Rue St. Laurent.
T. St. George continuera à prendre des commandes pour posage de tuyaux à gaz et à l'eau.—pour ouvertures en ferblanc, tôle et ardoise: pour ouvrages à la campagne, aux églises, couvents, collèges et maisons particulières. Pournaises à air chaud posées d'après le système le plus connu. On trouvera chez le sousigné des réfrigérateurs améliorés.
T. ST. GEORGE,
2-24 m 98, RUE ST. LAURENT.

LIBRAIRIE NOUVELLE

ALPHONSE DOUTRE ET CIE., (Coin des Rues Notre Dame et St. Gabriel.)
MONTREAL.

Reçoivent constamment ce qu'il y a de plus nouveaux en **ROMANS, DROIT, MEDECINE, MUSIQUE, &c.**
Toutes demandes pour livres seront exécutées avec la plus grande promptitude. 3-5 m

LAURENCELLE & VARY.

FABRICANTS DE CHAUSSURES DE GOUT
Pour Dames et Messieurs.

CHAUSSURES FAITES A ORDRE.
Importateurs de Chaussures Anglaises et Françaises de première qualité.
Ont constamment en mains des chaussures à semelle de Liège, etc., etc.
No. 303, RUE NOTRE-DAME.
2-31 m

SIROP DE GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY.

LES effets de la Gomme d'Épinette Rouge dans les maladies des Poumons et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite, etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées.
Prix: 25 centimes par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. En gros et en détail chez le préparateur
HENRY R. GRAY
PHARMACIEN,
144 Rue St. Laurent,
MONTREAL.
(Etabli en 1859.)
2-24 m

AVIS.

LES ABONNES DE **L'OPINION PUBLIQUE** trouveront à faire encadrer leurs gravures à bas prix, chez
N. RHÉAUME,
75—RUE ST. LAURENT.—75
2-47 f

POUDRE ALLEMANDE,

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS RESPECTABLES. 2-33 m

CORNICHES,

CORNICHES ROULEAUX, BAGUETTES A CADRES, ET A ESCALIERS.
A vendre à prix réduits avant l'inventaire chez **L. J. A. SURVEYER,**
524, Rue Craig,
Montréal.
2-10 m

DÉPARTEMENT DES DOUANES.

Ottawa, 9 Février 1872.
L'ESCOMPTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 9 pour cent.
R. S. M. BOUCHETTE,
Commissaire des Douanes.
tf

O. DESMARAIS,

PHOTOGRAPHE.
(Coin des Rues Craig et St. Laurent.)
MONTREAL.

On prend des photographies de toutes grandeurs. Photographies encadrées à bon marché. 2-45 m

RÉFRIGÉRANTS PATENTÉS.

DE \$8 A \$40.

Ces RÉFRIGÉRANTS ont plusieurs améliorations désirables qui ne peuvent être trouvées dans les autres, et comme nous avons employé les mêmes ouvriers pendant les dix dernières années, c'est une garantie de leur qualité. Nous avons en mains un assortiment considérable de

POELES DE CUISINE, COUCHETTES EN FER, FONDS A RESSORTS DE TACHER, OBJETS EN ÉTAİN ET VERNISSÉ, POTS A THE ET CAFÉ AMÉLIORES, ETC., ETC., ETC.

Aussi, devant arriver dans quelques jours, un Stock considérable de **COUCHETTES EN FER TRAVAILLE ANGLAIS.**
MEILLEUR ET CIE.,
528, Rue Craig.
2-18 m

Imprimé et publié par **G. E. DESMARAIS,** 1, Côte de la Place d'Armes, et 619 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.